

FRANÇOISE BADER

LE TRAITEMENT DES HIATUS A LA JOINTURE DES  
DEUX MEMBRES D'UN COMPOSÉ NOMINAL  
EN MYCÉNIEN

I. REMARQUES SUR L'UTILISATION DU MYCÉNIEN POUR L'ÉTUDE DU  
SANDHI INTERNE.

§ 1. Il existe à Pylos un composé attesté à de nombreux exemplaires, nom de celui «qui tient (ἔχω) une *ko-to-na* (κτοινα)»: *ko-to-no-o-ko*, écrit une fois *ko-to-no-ko* (§ 22); ce terme appartient à la série bien connue au premier millénaire des composés en -οχος, série qui comprend par ailleurs, en mycénien, une forme qui a un correspondant exact en grec alphabétique, *a-ni-o-ko* «ἠνίοχος»<sup>1</sup>. Ces noms posent, du point de vue du traitement de la jointure des deux membres de composé (sandhi interne), de nombreux problèmes: peut-on définir les conditions dans lesquelles, en mycénien, un hiatus est maintenu (*ko-to-no-o-ko*) ou élidé (*a-ni-o-ko* cf. *a-ni-ja* «ἄνία»)? quand il est élidé, cela signifie-t-il que la loi de Grassmann jouait déjà en mycénien pour une racine comme \**segh-*? lorsque la voyelle finale du premier membre n'est pas celle que l'on attend (*ko-to-no-o-ko* au lieu de \**ko-to-na-o-ko*) doit-on expliquer le timbre par une διέκτασις, ou par l'introduction d'une voyelle de liaison<sup>2</sup>? Elision, aspiration, voyelle de liaison sont, en sandhi interne, des phénomènes qui, comme on va le voir, sont dans une large mesure interdépendants les uns des autres, et ont entre eux un lien qu'on ne peut faire apparaître qu'au terme d'une étude sur le traitement des hiatus en sandhi interne en grec<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sur les attestations de ces termes, voir § 22.

<sup>2</sup> Sur la possibilité de ces deux explications, voir M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 17.

<sup>3</sup> Je n'aborde pas ici l'ensemble des problèmes de sandhi interne, laissant de côté, par exemple, le problème des doublets antévocaliques / antéconsonantiques des thèmes en sonante (type ἄνδρ- / ἄνδρο-, ἄνδρα-) que je traite ailleurs, ainsi que

§ 2. Les données mycéniennes sont particulièrement difficiles à utiliser en raison des ambiguïtés graphiques. On sait en effet qu'il existe en grec une catégorie de composés qui présentent à la jointure de leurs deux membres une longue due à une contraction pré grecque (§§ 4 et suiv.). Or, comme rien, dans la graphie, ne précise la quantité des voyelles, on est contraint de faire intervenir les correspondants alphabétiques pour raisonner sur les formes mycéniennes: seule la forme historique Ἀντήνωρ permet d'interpréter comme longue le second *a* de *a-ta-no* nomin. KN As 1520.2; *a-ta-no-re* dat. PY Vn 130.7; gén. *a-ta-no-ro* PY Fn 50.3. Et il y a des cas où, faute d'information pour le premier millénaire, on doit renoncer à dire si l'on a une longue (résultant d'une contraction) ou une brève (résultant d'une élision): c'est le cas, par exemple, de *po-ki-ro-nu-ka* et *re-u-ko-nu-ka*, noms de couleurs qui s'appliquent à des étoffes dans les séries L- de Knossos; ils semblent contenir comme premiers membres respectivement ποικιλο- et λευκο-, et comme second un *-o-nu-ka* qui existe comme simple dans les mêmes séries cnossiennes, où il est associé à des textiles et à l'idéogramme LANA, mais dont le sens est trop obscur pour qu'on puisse le rattacher avec certitude, comme il est tentant, à ὄνυξ<sup>4</sup>; mais, même si cela était possible, on ignorerait si ces adjectifs se lisent \*ποικιλῶνυξ, \*λευκῶνυξ (cf. μῶνυξ) ou \*ποικίλ-, \*λεύκ-ονυξ.

Une autre difficulté tenant à la graphie vient de ce que le mycénien ne note pas les liquides et les nasales implosives et qu'il y a par conséquent plusieurs manières de lire une forme comme

---

le problème de la consonantisation éventuelle, dans une prononciation «rapide», d'un *-i-* à la jointure des deux membres de composé, type *pu-za-ko* PY Cn 328.14, pour lequel M. Lejeune propose, entre autres lectures possibles, \*Πυθίαρχος, *Minos* 6, 1958 (1960), p. 29 n. 128; ou *a<sub>3</sub>-zo-ro*, KN X 1034, dont on a voulu faire un \*αἰγί-ορος «chevrier» (H. Mühlestein, *MH* 15, 1955, p. 129); l'objection de A. Heubeck, *IF* 68, 1963, p. 20, selon laquelle on attendrait alors \*Aig-(h)oros, n'est pas dirimante, parce que ὄρομαι n'est pas aspiré chez Homère.

<sup>4</sup> Discussion sur le sens chez C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 250 et n. 82 («couleur d'onyx» ou «fait d'onyx» si ὄνυξ désignait une étoffe, sorte de feutre). Noter qu'au premier millénaire, certains objets appelés ὄνυξ sont ainsi désignés d'après leur couleur (rosée), celle de l'ongle: sans parler de l'«onyx», le terme s'applique à l'onglet des feuilles de rose, Dsc. 1.131; à un coquillage rosé, Ath. 90d.

*pi-ra-ki* (§ 12): soit avec une longue en syllabe ouverte (type  $-\bar{\alpha}κ-$  cf. Ἀντᾶνωρ) ou fermée (type  $-\bar{\alpha}λκ-$ ), soit avec cette longue abrégée en vertu de la loi d'Osthoff (type  $-\check{\alpha}λκ-$ ), soit avec une brève, elle-même résultant de cet abrègement en syllabe fermée, ou étymologique en syllabe ouverte ( $-\check{\alpha}κ-$ ).

Enfin, les faits mycéniens sont obscurcis par l'obscurité même de certains termes, que leur longueur tend à faire raisonnablement interpréter comme composés, sans que leurs éléments en soient clairement reconnaissables (p. ex. *i-za-a-to-mo-i*). Méthodologiquement, dans le relevé des faits, on peut adopter à ce sujet deux attitudes: ou bien tenir compte de tous les termes qui, à tort ou à raison, ont pu, par les uns ou les autres, être considérés comme des composés, ou bien ne discuter que les plus clairs d'entre eux. C'est là ce que j'ai choisi de faire, d'autant plus délibérément que l'étymologie doit jouer un rôle important dans la solution des problèmes examinés. Je renonce donc à donner un relevé exhaustif qui risquerait de comprendre une majorité d'exemples obscurs. En d'autres termes, dans la mesure du possible, ce sont surtout les appellatifs qui fourniront le matériau de base, l'interprétation des noms propres n'étant jamais vérifiable par le contexte.

§ 3. On négligera, de toute façon, les juxtaposés graphiques, du type de *ru-ko-a<sub>2</sub>-[ke]-re-u-te*, PY Jn 415, adverbe en  $-\thetaει$ <sup>5</sup> d'une forme élargie par *-eu* d'un *\*ru-ko-a<sub>2</sub>-ko-ro*, syntagme à premier élément génitif, *λυκὸς ἄγρός* «champ de la rançon» (cf. *λύξ·λύτρον*, Hesych.), ou, mieux, *λυγκὸς ἄγρός* «champ du lynx», avec un *a<sub>2</sub>* à l'initiale du second terme pouvant impliquer une siffante finale de premier terme, celle du génitif<sup>6</sup>. On sait qu'il existe, pour les toponymes en particulier mais non pour eux seuls, des syntagmes écrits sans séparateur de mots, mais sans que nous sachions toujours s'il s'agit de composés ou de juxtaposés: il y a

<sup>5</sup> M. Lejeune, *Historia* 10, 1961, p. 427 n. 91.

<sup>6</sup> Voir sur ce toponyme et sur les autres en *-a-ke-re-u* / *-a-ka-re-u*, ainsi que sur les ethniques correspondants en *-a-k(i)-ri-jo*, M. Lejeune, *PdP* 17, 1962, pp. 411-418; M. Doria, «Aspetti della toponomastica micenea delle tavolette in lineare B di Pilo», *VII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche*, 1961, pp. 429-431 (C. Gallavotti, *PdP* 14, 1959, p. 101, a vu au second élément de ces désignations, non ἄγρός, mais  $-\bar{\alpha}γόρος$  cf. ἄγειρω).

des composés avec interponction interne (e. g. PY Ta 715 *e-ne wo pe-za* «de neuf pieds»), et inversement des juxtaposés écrits d'un seul tenant, avec un premier élément dont la finale peut être traitée soit comme finale absolue<sup>7</sup>, soit avec un traitement de phonétique syntactique, si le  $a_2$  de *ru-ko-a<sub>2</sub>-[ke]-re-u-te* est l'indice d'un phénomène de sandhi (-ος ᾶ- > -οῦα-); en revanche, on a *a-ne-mc-i-je-re-ja* KN Fp 1 et 13, sans notation de la nasale du génitif pluriel de ἀνέμων ἰέρεια<sup>8</sup>.

Si on laisse de côté les juxtaposés graphiques de ce type, il est absolument fondamental de distinguer, pour ce qui est du sandhi interne, entre les contacts anciens entre voyelles et les hiatus récents. Ceux-ci sont en général consécutifs à la chute, au cours de l'histoire du grec, d'un phonème tel que \*-y- ou \*-s-, ou, dans un stade postmycénien qui n'a pas à entrer en ligne de compte ici, de \*-w-, à l'initiale d'un second membre de composé; ils sont susceptibles, au premier millénaire, lorsqu'ils ne sont pas maintenus (τιμᾶοχος) d'être résolus soit par élision (ἦνίοχος), soit par une contraction qui témoigne elle-même d'un maintien ancien de l'hiatus (Δημοῦχος < \*δᾶμό-οχος). Ceux-là, qui apparaissent au contraire dans les composés dont le second membre commence par une voyelle à époque historique, sont toujours résolus, du moins quand leur premier membre est autre qu'un préverbe, par une contraction d'un type particulier: tout se passe comme si, dans les états de langue historiquement attestés, on avait un allongement de la voyelle initiale de second membre accompagné d'une élision de la voyelle finale du premier: c'est le type στρατᾶγός, dont Wackernagel<sup>9</sup> a montré qu'il résultait d'une contraction préhistorique des deux voyelles en contact.

<sup>7</sup> M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 14; et cf. *Etudes Mycéniennes*, p. 150 n. 37.

<sup>8</sup> Le doublet *te-ko-to-na-pe*, PY An 18.2, 7; 852.3, de *te-ko-to-a-pe* PY An 5.1, 2, 3, 4, 5, pourrait être interprété, non comme le résultat d'un phénomène de sandhi interne, comme le pense M. Doria, *PdP* 15, 1969, p. 47, mais comme proprement composé: si au premier élément de ce terme qui est un toponyme (L. R. Palmer, *Die Sprache* 5, 1959, pp. 132-133) on retrouve τέκτων, on posera τεκτον-, forme antévocalique/τεκτο- forme antéconsonantique ayant pu s'étendre analogiquement devant voyelle (M. Lejeune, *PdP* 70, 1960, p. 18 et n. 69).

<sup>9</sup> *Das Dehnungsgesetz der griechischen Komposita*, Bâle 1889. Nous prenons comme exemple στρατηγός, parce que c'est l'exemple le plus généralement donné de cet allongement, mais il n'est pas d'âge i. e. (cf. § 6), et à ce titre c'est un mauvais exemple, auquel on devrait préférer les composés de \*ok<sup>w</sup>- (§ 7).

## II. REMARQUES SUR LA CONTRACTION DE WACKERNAGEL.

§ 4. Il vaut la peine de démontrer le mécanisme de cette contraction, car le phénomène que Wackernagel, en 1889, ne pouvait concevoir que comme la *contraction de deux voyelles* (\*-o-+\*-a-) dans le cas de στρατηγός, exemple généralement choisi dans les grammaires, résulte en réalité de la fusion de la *voyelle finale* du premier membre et de la *laryngale initiale* du second, étant admis, d'une part, que le second membre de composé a anciennement le degré zéro (cf. note 20) et que, dans ces conditions, la laryngale, n'étant pas intervocalique, se maintenait, et que, d'autre part, aucune racine i. e. ne commençait par une voyelle. On connaît d'autres effets, en composition, dûs à la rencontre d'une voyelle finale de premier membre et de la laryngale initiale du second: en grec même, la forme du préfixe privatif νω-, νη- (§ 8), en védique des allongements qu'on considérait comme métriques jusqu'à ce que J. Kuryłowicz en 1927 les définît comme produits par la rencontre en question, p. ex. āsat- «inexistant» < \*a- $\alpha_1$ s-ant-; dvīpa- «île», composé du nom de l'eau ap- < \* $\alpha_3$ (e)p-<sup>10</sup>.

Or ce qu'on est convenu d'appeler allongement d'un second membre de composé à initiale vocalique, phénomène bien connu en grec en particulier, a exactement la même origine. Dans ces conditions, de \*strto- $\alpha_2$ g-, on attendrait, non στρατηγός mais \*στρωγός. Mais la «contraction» de Wackernagel, pour être d'âge indo-européen, a fini par être interprétée dans les états de langue historiquement attestés comme un simple allongement métrique: «les produits phonétiques de la contraction sont remplacés par des voyelles longues correspondant à l'initiale de 2ème membre»<sup>11</sup>, remplacement qui permet de niveler l'extrême complication qui résulterait de l'état phonétiquement attendu. En effet, trois variables devraient en théorie déterminer la quantité et la couleur du vocalisme à la jointure des deux membres:

a) la nature consonantique ou vocalique de la finale du premier membre: on attend une longue après finale vocalique,

<sup>10</sup> J. Kuryłowicz « $\alpha$  indo-européen et h hittite», *Symbolae grammaticae in honorem I. Rozwadowski*, Cracovie 1927, pp. 97-99.

<sup>11</sup> J. Kuryłowicz, *L'apophonie en indo-européen*, Cracovie 1956, p. 265.

une brève après finale consonantique (type χρυσώροφος / ὑψόροφος);

b) le degré vocalique du second membre: p. ex. pour les composés du nom de l'«œil» on attend avec degré zéro  $*-o-\vartheta_3k^w-$  >  $-\omega\psi$ , mais, avec degré plein  $*-o-(\vartheta_3)ek^w-$ , une contraction dont le résultat pourrait être une longue d'aperture différente;

c) le timbre de la voyelle finale, soit avec les composés de ἀνήρ des variations comme  $*\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\acute{\omega}\nu\omega\rho$  ( $-o|\vartheta_2-$ ),  $*\acute{\alpha}\lambda\epsilon\kappa\tau\acute{\iota}\nu\omega\rho$  ( $-i|\vartheta_2-$ ),  $\pi\epsilon\iota\theta\acute{\alpha}\nu\omega\rho$  ( $-e|\vartheta_2-$ ).

§ 5. Y a-t-il, en premier lieu, une opposition de quantité vocalique entre *longue* quand le premier membre est terminé par une voyelle et *brève* quand il est terminé par une consonne?

Pour être attendus, les doublets de ce type ne sont guère fréquents, et se présentent en général avec une grande incohérence, dont nous ne donnerons que quelques illustrations typiques, renvoyant pour une liste plus complète à Wackernagel<sup>12</sup>.

Soit les composés de ἄνεμος. Les exemples homériques sont contradictoires: νήνεμος Θ 556, etc., ποδήνεμος Β 786, etc., présentent, contrairement à ce qu'on attend, -ήνεμος après consonne, alors que ἄλεξάνεμος, ξ 52, a normalement -άνεμος avec brève après consonne ( $*\acute{\alpha}\lambda\epsilon\kappa\tau\gamma-\acute{\alpha}-$ ). Sans doute la métrique homérique exclurait-elle  $*\pi\omicron\delta\acute{\alpha}\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$  et  $*\acute{\alpha}\lambda\epsilon\chi\acute{\eta}\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$ . Mais il est curieux de constater qu'après Homère et jusqu'à Xénophon, dans des textes non dactyliques, les formes se distribuent de la manière suivante: -άνεμος se trouve après voyelle élidée dans ἰσάνεμος, Eur., *I.A.* 206 (lyr.); λᾶθάνεμος, Simon. 12.3; παυσάνεμος, Esch., *Ag.* 215; κωλυσάνεμος (Empédocle), Timae. 94, Suid. Mais -ᾶνεμος apparaît après consonne, et ne se trouve après voyelle, où on l'attend, que lorsque celle-ci est la voyelle élidée d'un préverbe (cf. § 14): (outre ποδήνεμος et νήνεμος) δυσᾶνεμος, Soph., *Ant.* 591; εὐᾶνεμος, Eur. *fr.* 316, Thcr. 28.5, etc.; ἀνήνεμος, Soph., *O.C.* 677, réfection de νήνεμος; προσήνεμος, Xén., *Oec.* 18.6, auquel s'oppose, *Oec.* 18.7, ὑπήνεμος (et Soph.,

<sup>12</sup> On trouvera chez Wackernagel, pp. 38-50, une liste des seconds membres à allongement, et pp. 50-63, une discussion sur les exemples à brève, avec, en particulier pp. 57-63, des exemples de formes présentant tantôt une longue tantôt une brève.

Thcr.), avec voyelle élidée, comme dans διήνεμος Soph. *Tr.* 327, où une contraction (\*δία-αν-) n'est pas vraisemblable. Une telle répartition est contraire à ce qu'on attend. Tout se passe dans cette série comme si l'allongement de Wackernagel avait été généralisé métriquement après consonne où on ne l'attend pas, comme après voyelle où il s'expliquerait bien, mais où on ne le rencontre jamais (sauf dans ισάνεμος), puisque, dans le cas des composés à préverbe, la voyelle est élidée. Seuls les composés progressifs, au nombre desquels il faut mettre ισάνεμος «égal au vent», échappent à cette généralisation: ils sont tous faits sur ἀλεξάνεμος.

Cette répartition en quelque sorte morphologique constitue un cas d'espèce: la même répartition ne peut pas se laisser observer, par exemple, pour les composés de ὄροφος, qui sont tous régressifs, mais qui hésitent entre la brève du plus ancien d'entre eux ὑπόροφος, Γ 423, etc. (brève étymologique puisque ὑψ- a pour prototype une forme sans voyelle finale<sup>13</sup>, mais qui apparaît surtout dans des hapax), et la longue de Wackernagel, les deux formes pouvant se rencontrer pour un même mot (cf. ὑψόροφος *RPh.* 46, p. 114 [Yazili Kaya]). Les composés à premier membre nom de nombre sont en -ώροφος (τρι-, Hdt. 1.180; τετρ- Hdt. 1.180; πεντ- D.H., D.S., etc.; δι- LXX, App., etc.), exceptionnellement en -όροφος (τρι-, τετρ-, variantes chez Hérodote des formes citées); les composés à premier membre nominal thématique ont en général -ο- : κυπάρισσόροφος, Eur., *Hyps. fr.* 32.10 (et conjecture chez Mnesim. 4.1); οὐρανόροφος, conjecture chez Athénée 1.48f; χαλκόροφος douteux chez Nonn., *D.* 47.543; χρυσόροφος Philox., Ph., Luc., a un doublet χρυσώροφος, Plu. 2.329d. On a αὐτόροφος, Opp., D.H., Ael., mais ὁμώροφος B., Esop., etc., et, avec préfixe ou préverbe, εὐόροφος *A.P.* 9.59.5, ὑπόροφος, Eur., *O. C.* 147, et ὑπώροφος Eur., *El.* 1166, *Ph.* 299, *H.F.* 107, Call., etc.; ἀν-όροφος, Eur., *Ba.* 38, et ἀνώροφος, Lyc. 350, D.C. 37.17. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est que la longue de -ώροφος est, en tout état de cause, analogique: ce n'est pas un ancien \* $\alpha_3$ , mais la voyelle alternant, au niveau du grec, avec le ε de ἔρέφω. C'est dans -ηρεφής que la longue est étymo-

<sup>13</sup> Sur \**sub-s-*, voir Pokorny, *IEW*, pp. 1106-1107.

logique, si l'on part de  $*a_1r-ebh-$ . A s'en tenir aux données purement étymologiques, c'est donc  $-όροφος$  qu'on attendrait partout.

La nature consonantique ou vocalique de l'initiale du second membre ne suffit donc pas à rendre compte de la quantité brève ou longue de la voyelle qu'on trouve à la jointure des deux membres du composé, et bien d'autres facteurs jouent, sans entrer dans un système: les composés de  $άνήρ$  ont une longue au masculin,  $-άνωρ$ , mais une brève au féminin,  $-άπειρα$ <sup>14</sup>. Les composés en  $-ηγός$  et en  $-άγωγος$  appartiennent les uns et les autres à une même racine<sup>15</sup>, et il en est de même pour les composés en  $-ηγόρος$  et en  $-άγόρᾱς$ : les composés de dépendance ont la longue étymologique, les composés possessifs la brève du substantif sur lequel ils sont formés ( $άγωγή$ ,  $άγορά$ ); il y a donc ici une différence, évidemment secondaire, entre les traitements phonétiques des jointures de composés en fonction de la classe à laquelle ceux-ci appartiennent. Mais il n'y a en tout cas rien là qui soit phonologique: lorsque les deux formes sont en concurrence, la forme à brève n'est pas davantage restreinte à la position postconsonantique que ne l'est la forme à longue à la position postvocalique.

§ 6. En second lieu, le timbre même de la longue fait, dans plus d'un cas, difficulté. Etant donné, en effet, que le résultat de la consécution voyelle + laryngale revient à l'allongement de la voyelle ( $*oa > \bar{o}$ , etc.), on attend que le *timbre* de la longue varie en fonction et de la couleur de la laryngale et du timbre de la voyelle finale du premier membre, soit en théorie  $-oa_1-$ ,  $-oa_2-$ ,  $-oa_3-$ ,  $-ea_2-$   $>$   $-\omega-$ ,  $-ea_1-$   $>$   $-\eta-$ ,  $-ea_2-$   $>$   $-\bar{\alpha}-$ , etc. Par exemple pour  $*styo-a_2g-$  on attend  $*στρωτός$ , puisque les noms thématiques ont la voyelle  $-o-$  du thème à la finale de premier membre, comme le garantissent les composés à second terme consonantique d'une part ( $στρωτό-πεδον$ ), et de l'autre la comparaison: si le skr.  $-a-$  et le lat.  $-i-$  sont à cet égard ambigus, pouvant remonter à un  $*-e-$  ou un  $*-o-$ , le celtique (*Vercingeto-rix*) ou le germanique (*samakuns* «συγγενής») ne permettent pas de poser le thème autrement que sous sa forme en  $-o-$ .

En d'autres termes, si l'*allongement* à la jointure des deux

<sup>14</sup> Wackernagel, p. 51.

<sup>15</sup> Wackernagel, pp. 58-59.

membres du composé est d'origine phonétique, le *timbre* de la longue ainsi obtenue, lui, ne l'est pas, ou du moins pas dans tous les cas: s'il l'était, on attendrait, à l'intérieur d'une même série de composés, des variations de vocalisme en fonction de la finale du premier membre: \*μεγαλώνωρ et non μεγαλάνωρ (\*o|a<sub>2</sub>), \*ἀλεκτίνωρ et non ἀλεξάνωρ (\*-ti|a<sub>2</sub>-), etc.; seuls des composés comme πειθάνωρ (\*-e|a<sub>2</sub>-) seraient conformes à ce qu'on a réellement, et permettraient d'identifier facilement le second membre au simple sur lequel il est formé; mais naturellement on ne saurait supposer que les composés à premier membre verbal thématique en -ε- ont fourni le point de départ de l'analogie.

Les rares variations de timbre de cet ordre, vestiges archaïques et isolés, existent bien, mais sont très rares et peu claires. Nous n'en voyons que deux exemples. Il s'agit d'une part des composés qui ont pour second membre l'adjectif en -to- de \*ed- «manger», \*ad-to-, ἄριστον «repas du matin», ainsi que δειπνηστος (attesté avec l'oxytonèse et la proparoxytonèse) «temps du repas» et δορπηστος «souper». Mais, si de \*ayeri-adtō- on attend ἄριστον, on n'a aucun moyen de connaître la quantité du -i-; quant à la longue de δειπνηστος, δορπηστος (δείπνον, δόρπον), elle a le timbre e du simple sur lequel est formé le second membre (ἔδω), et non le -ω- phonétiquement attendu. Intéressant, d'autre part, est διηνεκῆς «continu, perpétuel», qui, en attique (Anax. 6) comme en dorien (SEG I, 327), a la forme διᾶνεκῆς: ce composé de ἐνεκ- pourrait être un \*dīa-ṁnek-, s'il était très archaïque, ce qui est indémontrable<sup>16</sup>; les autres composés de la même famille attestés chez Homère, δουρηνεκῆς «d'une portée de lance», κεντρηνεκῆς «excité par l'aiguillon», ποδηνεκῆς «qui descend jusqu'aux pieds», seraient alors à διᾶνεκῆς ce qu'est δειπνηστος à ἄριστον: le -η- y aurait un timbre e analogique de celui du simple correspondant (ἔδω, ἐνεγκεῖν), tandis que le -ᾶ- de διᾶνεκῆς et le -ī- de ἄριστον seraient phonétiques.

§ 7. La troisième donnée susceptible, enfin, de faire varier le timbre de la voyelle à la jointure des deux membres du composé est en théorie le degré vocalique du second membre.

<sup>16</sup> Pour P. Chantraine, *Dictionnaire*, s. u., «la forme en α long vise, l'étymologie étant perdue de vue, à mettre l'accent sur le préverbe δια-».

Soit le nom de l'oeil  $*\partial_3 ek^w-$ . On attend une opposition entre longue après premier membre de finale vocalique et brève après premier membre de finale consonantique: on aimerait du moins expliquer ainsi en grec, avec un jeu d'extensions analogiques, la double forme  $-\omega\psi/-o\psi$ . Malheureusement, l'histoire de ces finales est trop embrouillée par l'existence possible d'un suffixe préhellénique homophone<sup>17</sup> pour qu'on puisse à cet égard tirer parti d'un tel doublet. Quoi qu'il en soit, on pourrait attendre une seconde variation, et cela après voyelle: avec une forme à degré radical zéro, on attend une longue issue de la contraction de la voyelle finale du premier membre et de la laryngale initiale du second, soit  $*-o-\partial_3 k^w- > *-\bar{o}k^w-$  (gr.  $-\omega\psi$ ). Mais, avec une forme radicale à degré plein, on attend l'amuissement de la laryngale devenue intervocalique, soit  $*-o-(\partial_3)^e/_0 k^w-$ , et une contraction des deux voyelles alors en présence, dont le résultat pourrait être une longue d'une aperture différente ( $-o-$  fermé et non ouvert).

S'il faut théoriquement poser cette question, elle est en pratique oiseuse, à la fois parce que les faits permettent rarement de la résoudre, et que nous savons pourtant devoir tenir pour ancien le degré zéro du second membre de composé. En effet, alors que rien ne nous permet de voir, par exemple, si les composés en  $-\bar{\alpha}\gamma\acute{o}s$  ont un second membre  $*-\partial_2 g-$  ou  $*-\partial_2 o g-$ , ou si les composés en  $-\bar{\alpha}\rho\eta\acute{s}$  ( $\acute{\alpha}\rho\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$ ) ont le vocalisme  $-e-$  de la plupart des thèmes en  $-s-$ ,  $*-\partial_2 er-$ , ou le vocalisme zéro de quelques-uns d'entre eux,  $*-\partial_2 r-$ , ailleurs la comparaison permet de trancher: des composés du nom de l'«oeil» comme lat. *antīcus* ou véd. *nīcāt* «d'en bas»<sup>18</sup>, respectivement  $*anti-$ ,  $*ni-$   $*-\partial_3 k^w$ <sup>19</sup>, engagent à considérer le gr.  $-\omega\psi$  comme issu lui-même d'un degré zéro, ancien au second membre<sup>20</sup>: on n'a donc pas à compter, en théorie, avec une élision éventuelle de la laryngale initiale du second membre puisque la forme ancienne de ce dernier comporte une laryngale + une consonne ( $*-\partial_3 k^w-$ ,  $*-\partial_1 d-$ , etc.).

<sup>17</sup> P. Chantraine, *Formation*, pp. 257-260.

<sup>18</sup> Brugmann, *Grundriss* II/1, p. 474; Walde-Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* I, pp. 54-55. Et cf. J. Kuryłowicz, *Symbolae Rozwadowski*, p. 98.

<sup>19</sup> Voir J. Manessy-Guitton, «Les 'dérivés' sanskrits en  $-\bar{a}c-$ ,  $-\bar{i}c-$ ,  $-\bar{u}c-$  (de la composition à la dérivation)», *PICL* 9, pp. 818-826.

<sup>20</sup> J. Kuryłowicz, *Apophonie*, pp. 48-57 (pour les noms-racines); Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 449: cf.  $\delta\acute{\iota}-\phi\rho-\omicron\varsigma$ ,  $\mu\epsilon\sigma\acute{o}-\delta\mu-\bar{\alpha}$ , etc.

§ 8. Même si l'on peut négliger ce dernier cas, il n'en reste pas moins que la langue a fait l'économie des changements qu'aurait entraînés le fonctionnement naturel des deux autres variables, nature de la finale, consonne ou voyelle, et timbre de cette dernière, en généralisant une longue de même timbre que l'initiale du simple correspondant au second membre, d'où στρατᾶγός et non \*στρατωγός, διώνυμος et non \*δίνυμος (\*di-ə<sub>3</sub>-), Ἀντήνωρ et non Ἀντίνωρ (\*anti-ə<sub>2</sub>n-), etc. (cf. § 6): cela prouve que, pour le grec, la loi de Wackernagel est devenue un modèle morphologique mécanique.

L'extension de l'analogie a pu se faire à partir de cas où ces diverses oppositions se trouvaient neutralisées. Le timbre de la voyelle longue est normalement, après premier membre thématique statistiquement très fréquent, le même que celui du simple correspondant au second membre lorsque la laryngale initiale de celui-ci est \*ə<sub>3</sub>: le -ω- de δώνυμος (P 720, etc.) ne doit rien à l'analogie. Il est vrai qu'il n'existe pas après consonne de second membre de composé en -όνυμος<sup>21</sup>. C'est que, dans un autre cas, l'opposition supposée entre formes postvocaliques (-ώνυμος) et postconsonantiques (-όνυμος) est neutralisée quelle que soit la couleur de la laryngale: après sonante.

En effet en principe, devant laryngale, la finale d'un thème en -r- ou -n- devient une sonante-voyelle longue: \*-r-|ə<sub>3</sub>- > \*r̄, qui a pu être représenté en grec par -ρω- (traitement du type στρωτός)<sup>22</sup>: πατρώνυμος n'est pas philologiquement un très bon exemple de cela, en raison de son attestation tardive (*Quarterly of Department of Antiquities in Palestine* 1, p. 155, Gaza, + III<sup>e</sup>ème s., et cf. πατρωνυμία, Eust., πατρωνυμικός, D.H., etc.), mais il peut être plus ancien, puisque πατρωνύμιον semble être chez Eschyle, P. 146. Il a en tout cas une certaine valeur exemplaire du point de vue théorique. Et l'on a toute une catégorie productive et homogène de composés de ce type: les composés privatifs.

Pour le préfixe privatif, on pose en effet deux formes complémentaires de sandhi, \*n̄ > α devant consonne/\*n- devant voyelle.

<sup>21</sup> δμόνυμος, Ant. Lib. 34.5, est une mauvaise lecture.

<sup>22</sup> Pour le traitement des sonantes-voyelles longues, on hésite entre les types vω- et vā- que le grec a d'ailleurs pu connaître tous deux: M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*<sup>2</sup>, Paris 1955, p. 170.

Mais si cette vue peut se justifier pour l'époque historique, il n'en est pas de même à un stade très archaïque, où le préfixe ne peut se rencontrer que devant consonne ou devant laryngale mais non devant voyelle, phonème inexistant à l'initiale des racines (cf. § 4). Si en grec, lorsque le second membre du privatif commence à époque historique par une voyelle, le préfixe, de forme consonantique, se trouve anciennement suivi d'une voyelle longue, ainsi dans  $\nu\eta\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$ ,  $\nu\acute{\omega}\nu\upsilon\mu(\nu)\omicron\varsigma$ <sup>23</sup>, on peut donner d'une telle forme deux explications: soit par  $\nu\epsilon-$ , explication la plus généralement admise<sup>24</sup>, mais qui est discutable parce que  $*ne$  est en réalité une négation de phrase<sup>25</sup>, soit par contraction du préfixe et de la laryngale devant laquelle il se trouve<sup>26</sup>, donc  $*n\acute{\alpha}_2- > \nu\acute{\alpha}-$  ( $\nu\eta\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$ ),  $*n\acute{\alpha}_3- > \nu\acute{\omega}(\nu\upsilon\mu\omicron\varsigma)$ . Cela suppose évidemment une consonne après la laryngale (type  $*n-\acute{\alpha}n-$ ), en d'autres termes un degré zéro du second terme, qui est exactement ce que fait attendre la structure morphologique des plus anciens composés nominaux (cf. note 20). En tout cas, on peut avoir là le point de départ d'un allongement, ensuite interprété comme rythmique, et étendu analogiquement même aux cas dont l'initiale est d'étymologie peu claire ( $\nu\eta\lambda\epsilon\acute{\eta}\varsigma$ ,  $\nu\eta\gamma\rho\epsilon\tau\omicron\varsigma$ , etc.). Les composés privatifs ont donc pu jouer un certain rôle dans l'extension, après consonne finale de premier membre, de la forme postvocalique de second membre, qui était de toute façon statistiquement la plus fréquente: d'où  $\delta\upsilon\sigma\acute{\omega}\nu\upsilon\mu\omicron\varsigma$  comme  $\nu\acute{\omega}\nu\upsilon\mu\omicron\varsigma$ ,  $\pi\omicron\delta\acute{\eta}\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$  comme  $\nu\eta\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$ .

<sup>23</sup> Liste commode mais incomplète chez Gray, *Language* 1, pp. 119 s. Voir Nehring, *Glotta* 16, p. 248; Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, pp. 431 s.; Frisk, *GEW*, et Chantraine, *Dictionnaire*, s. u.

<sup>24</sup> Notamment depuis Brugmann (*Kurze vgl. Grammatik*, 1933, p. 310) et Hirt (*Idg. Grammatik* IV, 1927, p. 50).

<sup>25</sup>  $\nu\acute{\epsilon}\pi\omicron\delta\epsilon\varsigma$  qu'on avance à l'appui d'une forme  $\nu\epsilon-$  du préfixe privatif n'est pas clair: voir Frisk, *GEW* II, p. 307.

<sup>26</sup> Pour l'interprétation de l'initiale des composés privatifs en  $\nu\eta-$ / $\nu\acute{\alpha}-$ / $\nu\omega-$  comme résultant du traitement de  $n-$  devant laryngale, voir R. S. P. Beekes, *The Development of the Proto-IE Laryngeals in Greek*, La Haye 1969, pp. 98-111, avec bibliographie (notamment Sturtevant, *Language* 16, 1940, p. 85; Austin, *Language* 17, 1941, pp. 83-93; Puhvel, *Language* 29, 1953, pp. 14-25; Cowgill, *Evidence for Laryngeals*, p. 152); B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden 1966, qui étudie ces composés pp. 145-149, et pose pour le préfixe une forme  $*\eta-$ .

Enfin, il y a une autre série d'exemples dans lesquels l'opposition entre formes postvocaliques et postconsonantiques est neutralisée: lorsque la voyelle initiale de second membre se trouve devant un groupe de consonnes dont la première est une sonante, elle s'abrège en vertu de la loi d'Osthoff. Dans ces composés, tout se passe comme si, à époque historique, on avait une élision. Mais tel n'a pas dû être à époque historique le véritable mécanisme, car στρατάρχης n'a aucune raison de différer, par sa structure, de στρατηγός: «l'abrègement des voyelles longues devant sonantes tautosyllabiques ne touche point à la règle morphologique de l'allongement. Si en face de στρατηγός on a στρατάρχης, il s'agit d'une neutralisation purement phonétique du contraste  $\alpha : \bar{\alpha}$  devant sonante + consonne»<sup>27</sup>. Dans ces conditions, si -άνωρ est dans certains cas analogique (Δεισήνωρ pour \*Δεισίνωρ), -ανδρος est dans tous les cas phonétique: Ἀλέξανδρος est aussi attendu que Μένανδρος; de même à -ωρής (νεωρής, Soph.) s'oppose -όρτᾱς (Λυκόρτᾱς) et à -ώρῃγος (τετρ-, Xén., Cyn. 2.5), -οργυῖος (τετρ-, A.P. 6.223 [Antip.])<sup>28</sup>.

§ 9. Mais alors, les données du jeu des allomorphes dûs au sandhi se trouvent bouleversées: dès lors que phonétiquement on a νώνυμος ou πατρώνυμος comme δμώνυμος, ou Ἀλέξανδρος comme Μένανδρος, alors qu'on a πατροκτόνος ou Μενέλᾱος, ce qui à l'origine est contraction phonétique est interprété comme une séquence élision + allongement. Les variations ne s'effectuent plus alors au niveau du second membre entre formes à longue après voyelle et sonante, et formes à brève après consonne, mais au niveau du premier: à l'opposition entre formes postconsonantique et postvocalique de second membre (type -οψ|/-ωψ) se substitue une opposition entre formes antéconsonantique et antévocalique de premier membre. A ce moment-là entre en ligne de compte la nature vocalique ou consonantique non seulement de l'initiale du second membre, mais de la finale du premier: quand le second membre commence par une voyelle, il y a soit contraction soit élision de la finale d'un thème vocalique (type δημιουργός / δᾱμιοργός, et cf. *re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru* § 20 et Λευκόφρυς), les cas de contraction

<sup>27</sup> Cf. J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 265.

<sup>28</sup> O. Szemerényi, *Syncope in Greek...*, Naples 1964, p. 234.

montrant que l'élision n'a pas été au bout de son développement, mais un thème consonantique est conservé (ποδ-άγρα).

Au contraire, devant consonne un thème vocalique est conservé (λευκό-πωλος), mais un thème consonantique est élargi par l'adjonction d'une voyelle de liaison: d'après le rapport λευκ- : ποδ- devant voyelle, on a, devant consonne, ποδο- (ποδο-κόκη «entraves de bois») comme λευκο-. Il y a donc un lien sous-jacent, mais étroit, en particulier du point de vue de leur date d'apparition, entre le développement de l'élision et celui de la *voyelle de liaison*; et l'on ne saurait mieux faire que répéter, après J. Kuryłowicz<sup>29</sup>: «tout en étant, par sa provenance, une continuation de contractions antédialectales, l'allongement grec ne revêt son aspect caractéristique qu'après la disparition de σ, ι, ou autrement dit après la réapparition de l'hiatus. A ce moment la *contraction* phonétique devient un *allongement* accompagnant une *élision*, tous deux d'ordre morphologique. Les produits phonétiques de la contraction sont remplacés par des voyelles longues correspondant à l'initiale du 2ème membre. L'allongement s'installe aussi dans les composés à finale consonantique, ι, υ du 1er membre; par ricochet, ces derniers adoptent la voyelle -ο- devant un second membre à initiale consonantique».

Or le mycénien est un état du grec où l'hiatus vient juste de faire la réapparition dont parle Kuryłowicz pour expliquer le développement de l'élision et de la voyelle de liaison: le \*γ y est en train ou vient de s'amuir puisque, pour l'initiale, on a des graphies où il est tantôt présent tantôt absent, ainsi dans le thème du relatif (jo-do-so-si PY Jn 829.1, o-di-do-si Vn 10.1: ὀ-δωσονσι, ὀ-διδονσι), et il en est de même pour \*s, dont l'amuissement est antérieur à celui de \*γ, puisque, s'il a laissé des traces graphiques, c'est seulement sous forme de h (dans a<sub>2</sub> = ha, et dans certains hiatus, comme la désinence de datif pluriel thématique ...o-i = -oihi), et non sans avoir été déjà parfois rétabli par l'analogie<sup>30</sup>. Il est donc très intéressant de voir ce que nous apprend le mycénien, puisqu'il en est au stade de la réapparition de l'hiatus, sur le développement de l'élision et sur celui de la voyelle de liaison.

<sup>29</sup> *Apophonie*, p. 265.

<sup>30</sup> M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, pp. 1-7.

## III. LES COMPOSÉS MYCÉNIENS ET L'ALLONGEMENT DE WACKER-NAGEL.

§ 10. Malheureusement, les données mycénienne sont très difficiles à utiliser: on est contraint de faire intervenir sans cesse le concept de voyelle longue, alors que la graphie du linéaire B ne distingue pas les longues des brèves (cf. *po-ki-ro-nu-ka* et *re-u-ko-nu-ka* § 2). Deux cas se présentent. Si la longue présumée est supposée être en syllabe ouverte (type *e-te-wa-no-r—*), on ne peut raisonner que sur les transcriptions en grec alphabétique des données du second millénaire, mais on a le droit de le faire, étant donné l'âge hautement archaïque de l'allongement de Wackernagel. Au contraire, si cette longue est supposée être en syllabe fermée, l'hypothèse est à deux degrés: le mycénien ne notant pas les liquides et les nasales implosives, on ignore si la syllabe est réellement fermée; de plus, si elle l'est, on ignore si la longue a déjà subi l'abrègement d'Osthoff, dont, objectivement, rien ne permet de savoir s'il se produit déjà ou non en mycénien: on ne sait si *pi-ro-i-ta* doit être lu Φιλοίτᾱς, comme il le serait au premier millénaire, ou \*Φιλωιτᾱς, auquel cas il serait simplement à mettre au compte des exemples d'allongement de Wackernagel. Nous allons donner quelques exemples de ces derniers.

L'un est *ka-ka-re-a<sub>2</sub>*, épithète de *e]-ke-a* «ἐγχεα» KN R 4481 *bis*, ancêtre direct de l'homérique χαλκήρης (χαλκο- + une formation sigmatique de la racine \**a<sub>2</sub>er-* de ἀραρίσκω)<sup>31</sup>. Parmi les divers autres exemples, certains sont trop peu sûrs pour qu'on puisse en faire état<sup>32</sup>, mais d'autres plus faciles à utiliser: ainsi

<sup>31</sup> Rien ne permet de juger si l'on a affaire en grec au degré plein ou zéro de cette racine, d'autant qu'il y a d'assez nombreux thèmes en *-s-* à degré zéro (οἰνοβαρήρης, ἀγχιβαθήρης, θυμοδακήρης, etc.), pour que \**a<sub>2</sub>r-* soit plausible. Le même second membre peut se retrouver dans les anthroponymes ]*da-nwa-re* KN Db 1302, *i-za-re* KN B 805.3 (outre *e-pa-re*: § 17): cf. M. Lejeune, *Minos* 6, 1960, p. 20.

<sup>32</sup> P. ex. *e-to-ni-jo* dans les séries E- de Pylos, qui désigne un certain mode de propriété de la terre, a été analysé par C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 109, comme un dérivé en *-iov* de \*ἔτωνος «ayant un profit (cf. *o-na-to*, *a-no-no*, etc.) véritable (ἔτός), c'est-à-dire privilégié» (l'interprétation de Vl. Georgiev, *PdP* 20, 1965, p. 244, par ὄνος «prix, achat» est impossible en raison de l'absence en mycénien du *w* dans les termes de cette famille); ou encore *pu-wa-ne*, nom de forgeron pylien Πυρφ-ἄνης pour A. Heubeck, *BzN* 11, 1960, p. 4 (\*Πύρφος > Πυρρος + ἄνος cf. skr. *ānāh* «visage», et ἀπηνής, προσηνής, etc.) «der mit dem feurig roten Gesicht».

les composés en -άνωρ à premier membre thématique comme *e-te-wa-no*, KN C 913.1, Ἐτεφάνωρ, ou *to-wa-no* KN B 806.5, dat. *to-wa-no-re*, PY Fn 79 \*Θοφάνωρ (θόφος), cf. προθοήνωρ, ou peut-être \*Θορφάνωρ (\*θόρφος > θοῦρος)<sup>33</sup>; ou les composés en -*o-we* -ώφης < \*-ousēs (cf. ἀμφώης Thcr.)<sup>34</sup>, mis à part *ti-ri-jo-we* qui ne nous concerne pas ici (pour *a-no-we*, cf. § 11).

Le plus clair est *qe-to-ro-we*, PY Ta 641.2 *bis*, où l'allongement de la voyelle peut s'expliquer par un traitement comparable à celui que nous avons posé en théorie pour πατρώνυμος: \*-r-<sub>2</sub>- > \*-r̄- > -ρω-. Le premier membre se termine par une voyelle thématique dans *o-wo-we*, qui qualifie un «trépied», PY Ta 641.1 (nom. masc. sg.), si on l'interprète par \*oiwo- (cf. οἶος), composé signifiant «à une seule oreille»; mais l'idéogramme suivant comportant deux anses, d'autres interprétations ont été proposées<sup>35</sup>; *a-ko-ro-we*, épithète de boeufs dans la série pylienne Cn, serait à mettre dans la même série si on le comprenait comme C. Gallavotti \*ἄκρώφης «con le orecchie erte»<sup>36</sup>, et non, comme on le fait habituellement, comme composé de ἄ- et de χρώς «qui a la même couleur».

Exemples, encore de la contraction de Wackernagel, les composés en -*a-ko-ro* : *ri-na-ko-ro* PY An 129.5, *te-u-ta-ra-ko-ro* PY An

<sup>33</sup> \*Θοφάνωρ Landau, *Personennamen*; \*Θοφάνωρ ou \*Θορφάνωρ A. Heubeck, *BzN* 8, 1957, p. 31.

<sup>34</sup> Pour ces composés, voir O. Szemerényi, «Attic οῦς and its compounds», *SMEA* 3, 1967, notamment pp. 56-60.

<sup>35</sup> La plus communément adoptée est celle d'un dérivé en \*-went- \*ous-o-went- (C. Gallavotti, *PdP* 11, 1956, p. 24), ou \*ousnt-went- (L. R. Palmer, *Gnomon* 29, 1957, p. 577, et cf. *Minos* 5, 1957, p. 87), hypothèses discutées par O. Szemerényi, *SMEA* 3, 1967, p. 58, qui fait remarquer qu'on attendrait morphologiquement dans le premier cas \*owes-went-, et graphiquement dans le second \*o-wa-tu-we ou \*o-wa-te-we (\*o-wo-tu-we, \*o-wo-te-we). P. Chantraine en fait un ὄλφώφης, *CRAI* 1954, p. 18, *RPh* 28, 1955, p. 20. M. Doria, *PdP* 16, 1961, pp. 56-62, y voit sans grande vraisemblance une graphie pour o-<tu>-wo-we, en rapprochant le nom propre o-tu-wo-we (gén. o-two-we-o, dat. o-to-wo-we-i), et Pisani, *Minoica* p. 299, une erreur de scribe pour \*du-wo-we. Bibliographie chez Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, pp. 157-271 s. u. οῦς.

<sup>36</sup> *PdP* 11, 1956, p. 23. Bibliographie sur *a-ko-ro-we* chez Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*; ἄκρώφης serait encore attesté au premier millénaire, si ἀκροῶμαι était, non un composé tiré de ἄκρον οῦς, mais un dénominateur de ἀκρώφης, dont les formes s'expliqueraient par des développements purement phonétiques de formes de \*ἄκρωφέομαι: O. Szemerényi, *SMEA* 3, 1967, pp. 69-84.

424.1, Eo 276.1<sup>37</sup>, s'ils avaient pour second membre  $-\bar{\alpha}\gamma\acute{o}\rho\omicron\varsigma$ . Mais ils sont de lecture ambiguë:  $\lambda\iota\nu\bar{\alpha}\gamma\acute{o}\rho\omicron\varsigma$  ou  $-\alpha\gamma\rho\omicron\varsigma$  ( $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$  ou  $\acute{\alpha}\gamma\rho\acute{\epsilon}\omega$ ) «collecteur de lin»<sup>38</sup>,  $teut\text{-}\bar{\alpha}\gamma\acute{o}\rho\omicron\varsigma$  ou  $-\alpha\gamma\rho\omicron\varsigma$ <sup>39</sup>. Quant à l'anthroponyme féminin  $pi\text{-}ra\text{-}ka\text{-}ra$  KN Ap 639.4, très vraisemblablement  $*\Phi\iota\lambda\acute{\alpha}\gamma\rho\alpha$ , on ne sait si la jointure y est caractérisée par une longue ou par une élision. Il faut laisser de côté ici les éventuels composés du nom de l'oeil, puisque  $-\omega\psi$  et  $-\omicron\psi$  ( $-\omega\pi\omicron\varsigma$  et  $-\omicron\pi\omicron\varsigma$ ) coexistent au premier millénaire (§ 7) et qu'on ignore laquelle des deux formes est celle des termes mycéniens<sup>40</sup>, encore que, par exemple, la lecture de  $a_3\text{-}ti\text{-}jo\text{-}go$  (nomin.) anthroponyme masculin PY Eb 156.2, etc., soit vraisemblablement  $A\iota\theta\acute{\iota}\omicron\psi$  (ou  $-\pi\omicron\varsigma$ )<sup>41</sup>. Et il faut discuter  $ra\text{-}wa\text{-}ke\text{-}ta$ .

§ 11. Cet appellatif, au nomin. sg. à PY Un 718.9, au datif sg. en Un 219.10, à un cas incertain en An 724.7<sup>42</sup>, a une lecture assurée par  $\lambda\bar{\alpha}\phi\bar{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\tau\bar{\alpha}\varsigma$  «celui qui conduit le  $\lambda\bar{\alpha}\phi\acute{o}\varsigma$ »<sup>43</sup>, ancêtre du  $\lambda\bar{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\tau\bar{\alpha}\varsigma$  du premier millénaire (Pd., O. 1.89, etc.), mais non une étymologie évidente: comme tous les composés en  $-\bar{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\tau\bar{\alpha}\varsigma$  et un certain nombre de composés en  $-\bar{\alpha}\gamma\acute{o}\varsigma$ , il peut se rattacher

<sup>37</sup> Outre les noms propres  $e\text{-}u\text{-}wa\text{-}ko\text{-}ro$  PY Jn 431,  $e\text{-}pi\text{-}ja\text{-}ko\text{-}ro$  (§ 18).

<sup>38</sup>  $\lambda\iota\nu\alpha\gamma\rho\acute{\epsilon}\tau\eta\varsigma$ , Lyc. 237, rapproché par *Documents*, est loin pour le sens («pris au filet»).

<sup>39</sup> Premier membre obscur:  $*\tau\acute{\epsilon}\upsilon\theta\rho\bar{\alpha}$  «garance» cf.  $\tau\acute{\epsilon}\upsilon\theta\rho\iota\omicron\nu$  pour A. Tovar, *MSS* 10, 1957, pp. 77-83;  $\tau\acute{\epsilon}\upsilon\tau\lambda\omicron\nu$  «bette» pour *Documents*, interprétation discutée par P. Chantraine, *Minoica*, pp. 123-127, qui, par ailleurs, préfère pour le second membre  $-\alpha\gamma\rho\omicron\varsigma$  (avec  $\acute{\alpha}\gamma\rho\acute{\epsilon}\omega$  plutôt que  $\acute{\alpha}\gamma\rho\acute{o}\varsigma$ ) à  $-\bar{\alpha}\gamma\acute{o}\rho\omicron\varsigma$ .

<sup>40</sup> On ne tiendra de toute façon pas compte de  $wo\text{-}no\text{-}go\text{-}so$ , nom de boeuf à Knossos, malgré le rapprochement tentant avec le boonyme homérique  $\omicron\acute{\iota}\nu\omicron\psi$ : le correspondant de ce dernier s'écrirait en mycénien  $*wo\text{-}no\text{-}go$ , et  $wo\text{-}no\text{-}go\text{-}so$  doit être plutôt à lire  $*\phi\omicron\iota\nu\acute{o}\pi\omicron\rho\omicron\varsigma$  «à la croupe rougeâtre» (M. D. Petruševski, *ŽA* 11, 1962, p. 250).

<sup>41</sup> Dans ces noms, on ne peut affirmer que  $-o\text{-}go$  note  $-\omicron\psi$  ou  $-\omega\psi$  plutôt que  $-\omicron\pi\omicron\varsigma$  ou  $-\omega\pi\omicron\varsigma$ : M. Lejeune, *Mémoires*, p. 313.

<sup>42</sup> Dérivé  $ra\text{-}wa\text{-}ke\text{-}si\text{-}ja$  très bien attesté (séries E- de Pylos, etc.);  $ra\text{-}wa\text{-}ke\text{-}ja$  fém. sg. KN As 1516.2 est considéré comme une faute pour  $ra\text{-}wa\text{-}ke\text{-}\langle si \rangle\text{-}ja$  (voir A. Morpurgo, *Lexicon*, s.u.); mais il faut remarquer qu'on a  $e\text{-}ro\text{-}pa\text{-}ke\text{-}ja$  à côté de  $e\text{-}ro\text{-}pa\text{-}ke\text{-}ta$ ; il est vrai que  $e\text{-}ro\text{-}pa\text{-}ke\text{-}u$  est attesté, mais non  $*ra\text{-}wa\text{-}ke\text{-}u$ .

<sup>43</sup> Sur le contenu sémantique du terme, voir notamment M. Lejeune, *REG* 78 1965, pp. 5-6; *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, p. 31; Yoshida, *RHR* 166, 1964, pp. 30-35; F. R. Adrados, *Atti Roma*, pp. 559-573.

soit à ἡγέομαι soit à ἄγω<sup>44</sup>, et l'on sait, par exemple, que tous les composés en -ᾠγός étaient rattachés par Meillet à ἡγέομαι, mais par Wackernagel à ἄγω<sup>45</sup>. A première vue, le mycénien semble reposer le problème: d'un composé de \*sāg- (ἡγέομαι), on attendrait \*ra-wo-a<sub>2</sub>-ke-ta \*λαῖφοῖαγέτᾱς, comme le remarque C. J. Ruijgh<sup>46</sup>. Il serait satisfaisant pour l'esprit de le suivre sur cette voie. Mais, comme nous allons le voir, les exemples les plus sûrs d'élision en mycénien se trouvent devant aspirée, quand l'hiatus est autre que -oe-, auquel cas il subsiste (§ 24), si bien que l'absence d'hiatus n'est pas davantage en faveur d'un composé de ἄγω (avec l'allongement de Wackernagel) que de ἡγέομαι. En tout état de cause, les composés à premier membre terminé par élément consonantique ne prouvent naturellement rien de plus: ku-na-ke-ta- (ku-na-ke-ta-i dat. pl. masc. PY Na 248), et e-ro-pa-ke-ta MY Fo 101.9, nom propre ou appellatif (et e-ro-pa-ke-u KN As 4493.2, e-ro-pa-ke-ja KN L 595.1), pourraient être, respectivement, \*κυν-, ἔλλοπι-ἡαγέτᾱς, en rapport avec ἡγέομαι, sans que le problème de l'élision ait à se poser<sup>47</sup>.

Quoi qu'il en soit, des composés comme ceux en -ἄρης (ka-ka-re-a<sub>2</sub>), -ἄνωρ (e-te-wa-no, to-wa-no), -ῶρης (qe-to-ro-we) montrent, par référence aux formes du premier millénaire, que la contraction de Wackernagel est représentée au second millénaire.

Le mycénien témoigne également d'un traitement phonétique archaïque dans certains *composés privatifs*<sup>48</sup>, où le préfixe, de forme

<sup>44</sup> P. Chantraine, *Etudes sur le vocabulaire grec*, Paris 1956, pp. 89-92, rattache -ᾠγέτᾱς à ἡγέομαι, mais admet pour -ᾠγός l'interaction de ce dernier et de ἄγω. Il faut remarquer qu'en ce qui concerne λαῖφοῖαγέτᾱς, des exemples homériques comme O 311 où Hector ἡγήσατο λαῶν ou Y 383 où Iphition est qualifié de ἡγήτορα λαῶν sont en faveur de l'étymologie par ἡγέομαι.

<sup>45</sup> A. Meillet, *BSL* 23, pp. 83-85; J. Wackernagel, *Dehnungsgesetz*, pp. 39 et 59. Interprétation par ἄγω également chez E. Fraenkel, *Nomina Agentis* I, p. 59, II, p. 44; G. Björck, *Das Alpha impurum*, pp. 66, 138, 291.

<sup>46</sup> *Etudes*, p. 69 et n. 103. L'auteur explique -ᾠγ- ici par \*-o-a<sub>2</sub>eg-, mais il n'est pas nécessaire de poser ici autre chose qu'un degré zéro \*-o-a<sub>2</sub>g-, bien que le grec soit à cet égard entièrement ambigu.

<sup>47</sup> La forme phonétiquement attendue pour un composé de κύων et ἄγω serait \*kun-a<sub>2</sub>g- dont κυνηγός pourrait être l'héritier, avec le même traitement phonétique de \*na<sub>2</sub>- que dans les privatifs du type νήνεμος (§ 8).

<sup>48</sup> Sur les composés mycéniens privatifs, voir M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, pp. 198-205.

*n-*, est suivi d'une voyelle qu'on peut identifier comme longue. L'exemple le plus clair est *no-pe-re-*, épithète de roues «hors d'usage», dans la série Sa de Pylos (*no-pe-re-a*<sub>2</sub> 682, 751, 790; *no-pe-re-e* 794), faite sur ὄφελος<sup>49</sup>, soit \**n-a*<sub>3</sub>- > *νω-*, dont le correspondant alphabétique ἀνωφελής est bien attesté chez les tragiques et dans la prose attique: *no-pe-re-* est à ce dernier ce qu'est νήνεμος à ἀνήνεμος, *νώνυμ(ν)ος* à ἀνώνυμος, un terme conservant la forme archaïque du préfixe suivi de laryngale. D'autres termes peuvent être de même structure, mais, noms propres, n'ont pas de lecture assurée: *na-pu-ti-jo* KN Db 1232, PY Jn 845<sup>50</sup>; *no-da-ro* KN As 609.3, X 1455<sup>51</sup>; mais *ne-ri-to* PY Cn 131.4, ne peut être rapproché de νήριτος qui a un *a* ancien (cf. ἀριθμός, etc.)<sup>52</sup>. On remarquera que la réfection de *n-* en *an-* est déjà mycénienne: *a-no-wo-to* à Knossos (K 875.1)<sup>53</sup> et à Pylos *a-no-we* (Ta 641.3) ἀνώφης, *a-no-no* (PY Ea 801, etc.) \*ἄνωνος «sans \*ὄνᾱ» cf. ὀνίνημι.

§ 12. D'autres composés, par ailleurs, seraient susceptibles au premier millénaire de subir l'abrègement dû à la loi d'Osthoff. L'indistinction graphique entre longues et brèves nous empêchant de savoir si elle jouait déjà ou non en mycénien, nous ne pouvons rien faire d'autre que d'indiquer des exemples qui, en transcription alphabétique, relèveraient du type στρατάρχης<sup>54</sup>.

Certains de ces noms sont en *-a-ko*: comme il n'y a pas en grec de suffixe par lequel on puisse expliquer cette finale, elle est vraisemblablement un second membre de composé, mais de lecture ambiguë<sup>55</sup>, probablement *-αργος* au moins dans des boony-

<sup>49</sup> Au contraire, M. D. Petruševski, *ŽA* 9, 1959, p. 284, rapproche ὄπλομαι, ὄπλίζω.

<sup>50</sup> Cf. ἡπύω, dor. et arc. ἄπύω, selon M. Lejeune *RPh* 32, 1958, p. 205.

<sup>51</sup> Cf. ὀδαρός ou οἰδαλέος: M. Lejeune, *loc. cit.*

<sup>52</sup> Peut-être illyrien pour A. Scherer, *Symbolae ... Kurylowicz*, 1965, p. 252.

<sup>53</sup> Habituellement rapproché de ἀνούατος, Thcr., *Ep.* 4.3, mais de \**n-a*<sub>3</sub>*usnt-*, on attend (ἄ)νωφῆτ- avec la même longue que dans ἀνώφης, soit \*ἄνωτος, cf. ἄμ-φωτον, homérique (χ 10) < ἀμφώφατον. Voir O. Szemerényi, *SMEA* 3, 1967, p. 60. La forme attendue serait amétrique chez Théocrite (hexamètre): ἄσ-κελές, αὐτόφλοιον, ἀνούατον, ἀλλὰ φάλητι.

<sup>54</sup> A la limite, *ta-ta-ke-u* PY Cn 655.20 pourrait correspondre à στρατάρχης si l'on pouvait montrer que cet anthroponyme fût un \*Στραταρχεύς.

<sup>55</sup> *-αγος*, *-αγκος*, *-αιγος*, *-αλγος*, *-αλκος*, *-αργος*, *-αρχος*: M. Lejeune, «Noms propres de boeufs à Knossos», *REG* 76, 1963, pp. 8-9.

mes de la série Ch de Knossos<sup>56</sup>: *po-da-ko* Ch 899, 1029, *to-ma-ko* Ch 897, 1015, ainsi peut-être que *tu-ma-ko* Np (?) 973; Πόδαργος qui est le nom de chevaux homériques (Θ 185, Ψ 295), Στόμαργος bien attesté comme appellatif chez les tragiques au sens de «criard»<sup>57</sup>; -αργος dans ces composés peut signifier soit «rapide» soit «éclatant de blancheur», les deux valeurs étant attestées aussi pour le correspondant skr. *rjrá-*, et aucune lecture ne s'imposant pour *tu-ma-ko*<sup>58</sup>. D'autres noms pourraient être en -αρχος (ou -ᾶγός): *po-ma-ko*, PY Cn 45.13, cf. Ποίμαρχος IG IV 757·B 32 (IIème s.); *si-ma-ko*, PY Pn 30.2, cf. Σίμαρχος IG IX 2.296 I a (Ier s.); *po-so-ra-ko* PY Jn 725.8 serait un nom parlant pour un forgeron s'il était composé de ψόλος «fumée»<sup>59</sup>; *ra-na-ko* KN Dx 988 est peut-être \*Λάναρχος (-ᾶγος) (λᾶνός «pressoir»)<sup>60</sup>.

Une autre série est ici celle des composés en *-a-do-ro*<sup>61</sup> dans la mesure toutefois, qui n'est jamais précisable, où l'on en fait des noms en -ανδρος, car d'autres lectures sont possibles: -αδρος (suffixe), cf. *ka-ra-do-ro*, toponyme pylien, Χάραδρος, ou -α-δωρος<sup>62</sup>. Dans l'hypothèse -ανδρος, *qe-da-do-ro* KN De 1294 et *a-e-da-do-ro*, si la lecture en est correcte en KN Sc 237, auraient un premier

<sup>56</sup> Sur ces boonymes, voir, outre l'article cité note précédente, Furumark, *Eranos* 52, 1964, pp. 28 s.; P. Chantraine, *RPh* 37, 1963, p. 13; P. Ilievski, *ŽA* 8, 1958, p. 338; H. Mühlestein, *SMEA* 2, 1967, p. 43.

<sup>57</sup> Sans raison évidente, C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 297 n. 36, explique στόμαργος par l'analogie de γλώσσαργος, issu par dissimilation de γλώσσαλγος «à qui la langue démange»; et C. Gallavotti traduit à tort «che addenta rapido» «qui mord vite» (*PdP* 52, 1957, p. 7).

<sup>58</sup> P. Chantraine interprète Πόδαργος «aux pieds rapides», Στόμαργος «au mufle blanc ou brillant», Θύμαργος «au coeur vif» (ou Θύμαρχος) *RPh* 37, 1963, pp. 13-14; M. Lejeune, *REG* 76, 1963, pp. 8-9, Πόδαργος «aux pattes blanches», Στόμαργος «au mufle blanc», Θύμαργος «au goître blanc», ou Θύμαρχος «vaillant», ou peut-être comme Mühlestein, *SMEA* 2, 1967, p. 43, Στύμαργος doublet de Στόμαργος, avec fermeture ο > υ comme en arcadien d'Orchomène ou en lesbien.

<sup>59</sup> Voir C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 192 n. 467.

<sup>60</sup> Landau, *Personennamen*, p. 236, rapproche ληναγέτᾱς, mais il n'y a aucun nom en Ληνο- chez Bechtel, *HPN*. Pour *qi-ri-ta-ko* PY Cn 655.11, voir M. D. Petruševski, *ŽA* 9, 1959, p. 230; 15, 1965, p. 194.

<sup>61</sup> Nous ne donnons que les exemples dont le premier membre se terminait par une voyelle, excluant par conséquent le type *a-re-ka-sa-da-ra*, dont le premier membre se terminait par un *-i-* consonantisé en sandhi: \*Ἄλεκτυ- -άνδρᾱ > Ἄλεξάνδρᾱ.

<sup>62</sup> Voir A. Heubeck, *BzN* 8, 1957, p. 32; M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 200 n. 14.

membre obscur<sup>63</sup>; *ka-wa-do-ro* PY Ep 212.7 serait un \*Κάλφανδρος (καλός)<sup>64</sup>, *we-wa-do-ro* KN Dw 1601 un \*Φέρφανδρος (cf. Ἐρύλαος), *ko-ma-do-ro* PY Jn 725.8, par exemple Κώμ-, Κοσμ-, Κόμ-ανδρος<sup>65</sup>; *qe-ra-di-ri-jo* KN Sc 246 rappellerait Τήλανδρος<sup>66</sup>.

D'autres exemples de même structure phonétique ont pour premier membre Φιλο-: *pi-ro-i-ta* KN V 1523.5, peut-être Φιλοίτασ<sup>67</sup>; *pi-ra-ki* à Mycènes<sup>68</sup>, peut-être Φίλαλκις<sup>69</sup>, anthroponyme masculin, cf. *pi-ra-ki-jo* KN V 1002.1<sup>70</sup> et ἀναλκις? On a d'autres anthroponymes divers dont l'interprétation n'est jamais sûre: *ru-ko-u-ro* PY Es 729.1, à propos duquel Chadwick et Baumbach notent avec raison<sup>71</sup> que la transcription \*Λύκουρος qu'on trouve par exemple chez Landau est exclue en raison de l'in vraisemblance de la chute d'un *-w-* intervocalique, et d'une contraction *-oo-* > myc. *-ou-*; *ra-wa-mo* KN C 911.8, etc., dont on a proposé, entre autres, une interprétation par \*Λάφαρμος cf. Ἀρμόλαος<sup>72</sup>, et des noms en *-a-wo*, qui pourraient être ou des dérivés en *-ᾶρων* ou des composés en *-αρφος*: *ka-ta-wo* KN Dw 1113 et *ka-ta-wa* PY Cn 40.13, cf. καταρφος, *-ᾶ*<sup>73</sup>, *di-wi-ja-wo* KN Vc 293; ainsi que l'appellatif *po-ti-ni-ja-we-jo* PY Qa 1299, si l'on en faisait un dé-

<sup>63</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, § 312, p. 353, propose pour *a-e-da-do-ro* un peu plausible \*Ἀεδαῶδωρος «qui ne procure pas de présents»: ἄ- privatif + \*ἔδᾶν (ἴημι) cf. ἀνέδην «en laissant aller librement, sans mesure», et pour la structure du premier membre ἀδηφάγος «glouton».

<sup>64</sup> A. Heubeck, *IF* 8, 1957, p. 32.

<sup>65</sup> *ke-sa-do-ro* KN As 1520.5 pourrait être p. ex. Χέρσ-ανδρος: M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 200 n. 14.

<sup>66</sup> Ainsi *Documents*; mais Τήλανδρος est un toponyme d'Asie Mineure.

<sup>67</sup> *Documents*, p. 423; cf. A. Heubeck, *BzN* 16, 1965, p. 205.

<sup>68</sup> G. E. Mylonas, *Kadmos* 1, 1962, pp. 95-97 = *MT IV* Au 657.5; *Philagis* ou *Philarkis* sont possibles pour J. Chadwick, *Kadmos* 2, 1963, p. 76.

<sup>69</sup> O. Masson, A. Heubeck, J. Chadwick, *Kadmos* 2, 1963, pp. 74-75; J.-P. Olivier, *Kadmos* 8, 1969, p. 49.

<sup>70</sup> e. g. Φιλάρχιος selon C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 295 n. 26.

<sup>71</sup> *Vocabulary*, s.u. λύκος.

<sup>72</sup> Landau, *Personennamen*, s.u.

<sup>73</sup> Landau, *Personennamen*. Mais *ka-ta-wo* pourrait être un ethnique Κατάων pour A. Scherer, *Gedenkschrift für W. Brandenstein*, Innsbruck 1968, p. 377 (cf. les noms de peuples comme Μακεδόνες, Μυρμιδόνες, Λυκάονες, etc.).

rivé de \*ποτνίαρφον<sup>74</sup> «ce qui, en vertu d'une ἀρᾶ, constitue le domaine de Potnia»<sup>75</sup>.

§ 13. Au total, en composition, dans les exemples d'un type i.-e., il peut donc y avoir deux traitements qui sont des variantes combinatoires l'une de l'autre, selon que le second membre (anciennement au degré zéro) commence par une consonne, auquel cas un premier membre terminé par une voyelle conserve celle-ci, ou qu'il commence par une laryngale, qui allonge alors la finale du premier membre, quand elle est vocalique ou consonantique (type νόσσ(μ)νος). Mais le mécanisme de cet allongement n'est plus compris au niveau du grec, où il devient un procédé purement rythmique, continuant à jouer bien après que les laryngales aient disparu en tant que phonèmes, en particulier lorsqu'au sentiment des Grecs le second membre commençait par une voyelle pure et simple (type -ώροφος § 5).

En tout cas, à l'origine, rien ne justifie l'existence d'une quelconque élision, altération phonétique devenue si familière en grec qu'elle concurrencera l'allongement: à côté de τριήρης, ou de ὑπηρέτης, on a αὔτερής, du même radical \*ar-ə-. Or les données mycéniennes, en dépit des difficultés qu'elles offrent, indiquent quels facteurs ont acheminé en composition de l'allongement (masqué ou non par la loi d'Osthoff) à l'élision, et permettent de dégager plusieurs couches successives d'élisions:

a) l'élision est le traitement normal des composés à préverbe dont le second membre est étymologiquement susceptible d'avoir l'allongement de Wackernagel (type *a-ta-no-r*—; ὑπηρέτης); dans ces noms, où l'hiatus est de type ancien, elle est analogique des

<sup>74</sup> *di-wi-ja-wo* serait un \*ΔιϜγᾶϜων pour C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 130 et n. 155; mais il pourrait s'agir d'un composé \*ΔιϜγαρϜος «prêtre de Diwia», comme aussi peut-être *po-ti-ni-ja-we-jo*, qui pourrait être soit un ποτνίαρϜειον composé, soit un agrégat graphique Ποτνίας \*Ϝειός littéralement «Dominae proprius», avec un dérivé de \*swe au même sens que dans \*Ϝέδιος > ἴδιος (M. Lejeune *PdP* 17, 1962, pp. 401-407).

<sup>75</sup> D'autres appellatifs seraient ici p. ex. *mi-ka-ta*, PY An 594.2 etc. (et nom propre KN Vc 64), si c'était un composé à second membre comparable à celui de πυλάρτης (M. Lejeune, *Minos* 5, 1957, p. 139 n. 26); ou *ki-da-pa* KN So 894.3, si c'était un \*σκίδ-αμβα «(roues) à jante mince» (M. Lejeune, *RPh* 29, 1955, p. 167) (mais \*σκίνδαψ, Kamerbeek, *Mnemosyne* 9, 1956, p. 328); etc.

verbes composés et a sa source dans la phonétique de phrase (§§ 14-15);

b) elle est le traitement normal des hiatus récents, quand le second membre commence par une aspirée, y compris dans les cas qui relèveraient au premier millénaire de la loi de Grassmann. Dans ces composés, qu'ils aient pour premier membre un préverbe ou un thème nominal, elle est d'origine phonétique; mais il s'agit alors de phonétique de mot, de sandhi interne proprement dit: la transposition de l'aspiration dans un composé comme *\*autohaimon* > *\*authoaimon* rend l'élision *auth(o)aimon* nécessaire à l'intelligence de la structure du composé, car en regard de *auto-* et de *haima*, ni *autho-*, ni *-aimon*, ni *-hoaimon* ne ressemblent à quoi que ce soit de connu dans la langue (cf. notamment §§ 25, 26);

c) ailleurs elle est tout au plus débutante: on n'en a pas d'exemple sûr; les moins mauvais sont *pi-ra-ka-ra*, à condition qu'on le lise Φιλᾶργᾶ et non Φιλᾶργᾶ avec l'allongement de Wackernagel (et cf. αὔτερέτης, § 10), et *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*, *pe-ra-ko-ra-i-ja* (§ 20). Or dans *pi-ra-ka-ra* l'élision éventuelle se produirait devant voyelle suivie d'une groupe consonne + sonante (-γρ-), et ce groupe comprendrait une sonante et une consonne dans *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*. Il se peut que ce ne soit pas là l'effet du hasard, car, au premier millénaire, d'une part l'allongement de Wackernagel ne paraît pas se produire (ou s'être maintenu) devant un groupe (§ 18), d'autre part, alors que l'hiatus est souvent maintenu, avec ou sans contraction (Δημοῦχος, ὁμοερκής), l'élision se produit volontiers devant une voyelle suivie d'un groupe comportant deux consonnes ou une consonne et une sonante (λεύκασπις, λευκόφρυς). On pourrait chercher (mais sans preuve décisive) l'origine de ce phénomène dans l'analogie du type στρατάρχης, où la longue de Wackernagel a été phonétiquement abrégée, ce qui a entraîné l'interprétation du composé comme comportant une élision (§ 8). S'il en était ainsi, l'élision de *pi-ra-ka-ra*, *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* témoignerait indirectement de l'application mycénienne de la loi d'Osthoff.

#### IV. FORMES À PRÉVERBE.

§ 14. Il est évident que χαλκᾶρης ou στρατᾶγός ont fini

par être interprétés comme comportant une élision de la finale du premier membre, sous l'influence conjuguée de plusieurs facteurs. L'un, on l'a vu, est l'action éventuelle de la loi d'Osthoff: à partir du moment —et peu importe qu'il soit ou non mycénien— où \*στρατάρχης > στρατάρχης, plus rien ne subsistait de l'effet produit par la fusion ancienne des deux phonèmes en contact, et la forme a tout naturellement été analysée en στρατ-άρχης, avec élision de la voyelle finale du premier membre qu'on trouve explicitement devant consonne dans p. ex. στρατό(πεδον). Un autre, bien antérieur, est consécutif à la disparition des laryngales en tant que phonèmes autonomes, disparition après laquelle l'opposition entre p. ex. πατρώνυμος, ὁμώνυμος et πατροκτόνος, ὁμοπάτριος a été interprétée comme jouant entre composés à premier membre élidé (πατρ-, ὁμ-) ou non (πατρο-, ὁμο-). Un troisième, d'âge proprement mycénien, est l'apparition d'hiatus récents (§ 9).

Mais un autre facteur qui, lui, est de nature morphologique, et non plus phonétique, achemine de la «contraction» (allongement) à l'élision. Il est beaucoup plus important, parce qu'il consiste en une élision authentique, alors que l'«élision» des composés du type στρατάρχης ou ὁμώνυμος ne relève que d'une interprétation analogique de formes à allongement ancien: c'est l'existence de *composés à préverbe*. Ces derniers peuvent être des noms, mais en nombre sont surtout des *verbes*, et cela implique que, quelle que soit l'étymologie de l'initiale du verbe, l'hiatus qu'on peut y trouver n'est jamais ancien: l'«univerbation» est en effet un phénomène relativement récent dans l'histoire des langues i.-e., et l'autonomie du préverbe et du verbe auquel il a fini par se souder a été assez longue pour que le traitement de phonétique syntactique attendu relève, non du sandhi interne, mais du sandhi externe (phonétique de phrase). Aussi, s'il y a en grec une catégorie de composés dans lesquels l'*élision* est le traitement général, c'est bien —et uniquement— celle des *verbes composés*. Il en est déjà ainsi au second millénaire dans p. ex. a-na-ke-e PY An 218.1, composé de ἄν(α)- et ἄγειν.

Il y a alors contradiction entre le traitement d'un nom composé à premier membre nominal comme στρατᾶγός et celui d'un verbe composé comme ἄν(α)-ἄγειν et la question est de savoir si un nom composé à premier membre préverbe aura le traite-

ment de la composition nominale (στρατᾶγός: allongement) ou celui de la composition verbale (ἀνάγειν: élision). Ici, les considérations de chronologie relative sont aussi importantes que l'étymologie: l'élision ne se produit de façon générale dans un composé nominal à préverbe (type *a-ta-no-r-* Ἀντᾶνωρ) que lorsque l'allongement étymologique *y* est susceptible d'apparaître après premier membre nominal (*e-te-wa-no-r-* Ἐτεφᾶνωρ). En d'autres termes, l'influence analogique des verbes composés s'est exercée, en ce qui concerne l'élision, sur les noms composés, déjà —mais seulement— avant que ne se produisent les hiatus récents. Car, après ce moment, les faits deviennent beaucoup moins nets: pour autant que nous puissions voir, l'élision n'en est qu'à ses débuts puisqu'elle est en concurrence avec le maintien de l'hiatus (*a-ni-o-ko* mais *wa-tu-wa-o-ko*; *e-pi-ja-ta* § 17, mais *a-pi-a<sub>2</sub>-ro*).

C'est qu'il y a hésitation entre le traitement normal dans le mot qu'est (et restera) le maintien de l'hiatus consécutif, par exemple, à la chute d'un *-s-* (e. g. *a-pi-me-de-o* PY Cn 655.5 Ἀμφιμήδε(σ)-ος), et l'élision, traitement de phonétique de phrase<sup>76</sup> étendu à la composition verbale, et par son intermédiaire, aux composés nominaux, avant l'apparition des hiatus récents. Cette hésitation sera toujours latente dans la langue, puisqu'au premier millénaire on constate encore, à côté de cas d'élision (ἀνίοχος), devenus plus nombreux, tantôt un maintien pur et simple de l'hiatus (τιμᾶοχος), tantôt une contraction (Δημοῦχος), sans qu'on puisse définir cette variation à l'aide des critères réellement phonologiques: tout au plus peut-on dire que l'hiatus est maintenu dans le plus grand nombre de cas, soit intact, lorsque les deux voyelles sont de timbre *-œ-*, soit avec contraction, quand elles sont de timbre *-oo-*.

En mycénien, il y a donc deux couches successives d'élision. L'une comprend tous les composés à préverbe ayant conservé (analogiquement) la longue de Wackernagel d'origine étymologique, et est due à l'influence des verbes composés (type *to-wa-no-r-*) L'autre élision en est encore au stade des tâtonnements, dans des composés où l'hiatus est récent (type *a-ni-o-ko*), et dans

<sup>76</sup> M. Lejeune, *Phonétique*<sup>2</sup>, p. 275.

la faible mesure où elle existe, elle est due aux actions conjuguées des composés du type στρατάρχης, de ceux du type ὁμώνυμος, et des composés à préverbe. Comme la préverbation a pu jouer un rôle important dans le développement de l'élision, il est utile d'un point de vue diachronique, après avoir étudié le traitement des hiatus anciens dans les noms composés à premier membre nominal (type *to-wa-no-r-*) et avant d'aborder le traitement des hiatus récents dans ces mêmes composés (type *a-ni-ḡ-ko* / *ko-to-no-o-ko*), de voir d'abord quel est, à cet égard, le sort des composés nominaux dont le premier membre est un préverbe.

§ 15. La première élision est déjà accomplie en mycénien.

On se heurte ici à une difficulté de principe: en théorie, il est de meilleure méthode de prendre comme exemples les composés dont le préverbe se termine par un *-i-*, car on pourrait à la rigueur soutenir (mais nous n'en croyons rien) que ἄπ-ήνεμος ou ὑπ-ήνεμος offrent le même traitement que φιλήνεμος, c'est-à-dire une contraction, et non une élision. D'ailleurs, en pratique, on a, par hasard, très peu de bons exemples mycéniens d'un composé à préverbe dont la finale soit autre: *pa-ra-wa-jo* nomin. duel PY Sh 737, KN S 8100 = *parāwāio* «deux couvre-joues (pour casque)»<sup>77</sup>, cf. *παρεία* éol. *παράυα*, etc., si la forme originelle du préverbe y est *pa-ro* («παρά») et non le *παρ-* de *παστάς* < \**παρ-στας*; *me-to-ḡe-u*, anthroponyme masc. nominatif PY An 192.11, si c'est un \**Μετωπέυς*; *ka-ta-no* anthroponyme masculin nominatif PY Eb 890.1 si c'est un *Κατᾶνωρ*<sup>78</sup>.

Si le second membre est susceptible de présenter l'allongement de Wackernagel, et que l'hiatus n'est donc pas un hiatus récent consécutif à la chute de *y* ou de *s*, l'élision d'un préverbe est donc le traitement normal. Les exemples de préverbes à finale *-i* sont à cet égard caractéristiques: l'âge de l'hiatus *y* détermine l'élision de la finale ou son maintien, avec «glide» (devant voyelle non aspirée) ou sans «glide» (devant *h*).

<sup>77</sup> Sur myc. *pa-ra-wa-jo*, hom. *παρεία*, etc., comme attestant la forme \**aus-* du nom de l'«oreille», voir O. Szemerényi, *SMEA* 3, 1967, pp. 63-64.

<sup>78</sup> Et *me-to-re* PY Na 924, etc., probablement nominatif (et non datif de *Μέντωρ*) pourrait être un composé sigmatique de *μετα*, p. ex. \**Μετώλης* (M. Lejeune, *RPh* 34, 1960, p. 9 et n. 4).

Dans les composés pouvant présenter la longue de Wackernagel et ayant pour premier membre un préverbe en ...i-, l'élision est le traitement normal. On mettra à part *a-pe-ti-ra<sub>2</sub>*, car il peut être ou bien un \*ἀμφηστρία, composé de ἔδω, ayant alors la longue de δόρπηστος, ὠμηστής (cf. § 6), ou bien un ἀμφεστρία composé de ἔζομαι offrant alors une élision devant aspirée (cf. *e-pi-ja-ta* ci-dessous)<sup>79</sup>: le problème est ici, toutes proportions gardées, le même que pour *pi-ro-qa-wo* (§ 23): il faut poser ou bien une racine en \*s- et une brève pour le second membre, ou bien, pour une racine en «voyelle», une longue plutôt qu'une brève.

On a en tout cas, avec ἀντι-, *a-ta-no*, nomin. KN As 1520.2, Vc 569, gén. *a-ta-no-ro* PY Fn 50.3, dat. *a-ta-no-re* PY Vn 130.7, Ἐπὶ ἄνωρ<sup>80</sup>; avec ὀπι-, *o-pa-wo-ta* ὀπι-ἄφορτα KN G 5670, PY Sh 737, etc., pièces d'armures «attachées, suspendues» (cf. αἰρίω)<sup>81</sup>, et *o-po-go* KN Sd 4401, Sf 4428 \**op-okwo-* (cf. μέτωπον)<sup>82</sup> «oeillères»<sup>83</sup>, substantif thématique à l'instrumental pluriel en -o<sup>84</sup>; avec ἐπι- *e-po-mi-jo* ἐπωμίω duel «ce qui est sur l'épaule», KN S 8100, etc. (cf. ἐπωμῖς, ἐπώμιος), et peut-être *e-pa-re* PY An 723.3, qui, s'il est un nom propre, pourrait s'expliquer par Ἐπ-ἄρης<sup>85</sup>, ainsi que *e-po-wi-ja*, toponyme, PY An 615.9, 10, si c'était un \*Ἐπωφίᾱ en rapport avec ὠβα Hésych. = \*ὠφᾱ «tribu, village»<sup>86</sup>; οἴη a une étymologie peu claire<sup>87</sup>, mais le préverbe pourrait s'y

<sup>79</sup> Cf. συνέσται «compagnons de table» pour P. Chantraine, *RPh* 34, 1960, pp. 177-181 (mais remarquer que ce terme peut avoir la brève d'un verbe composé comme κατέδω, et non la longue des composés nominaux comme ὠμηστής, longue que pourrait avoir *a-pe-ti-ra<sub>2</sub>*). Mais ce terme est appliqué à *to-pe-za*, table «dont la forme est telle qu'elle serve à ce qu'on s'asseye des deux côtés ou autour» (ἔζομαι) pour M. Lejeune, *RPh* 34, p. 20 (qui fait remarquer qu'on attendrait une élision). Il s'agirait d'un nom de fête pour L. R. Palmer, *Interpretation*, p. 407.

<sup>80</sup> *Ant-anor-* serait un composé à premier membre verbal pour A. Heubeck, *IF* 65, 1960, p. 255 n. 10 (cf. ἄντομαι).

<sup>81</sup> Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, p. 167.

<sup>82</sup> L. R. Palmer, *Interpretation*, p. 315; C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 53; Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, s.u.

<sup>83</sup> J. Chadwick, *Nestor* (mars 1966), p. 429.

<sup>84</sup> M. Lejeune, *RPh* 42, 1968, pp. 222-224.

<sup>85</sup> Landau, *Personennamen*, s.u. Mais ce pourrait être aussi un toponyme: M. Lejeune, *Minos* 8, 1967, p. 103 n. 10.

<sup>86</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 184.

<sup>87</sup> Frisk, *GEW* II, p. 359.

trouver élidé devant une longue. Mais on n'utilisera pas *a-te-re-te-a* KN So 894.1 *b*, nom propre ou adjectif fém. déterminant *pe-te-re-wa* «bois d'orme», au génitif sg. ou pluriel neutre vraisemblablement alors composé thème en *-s-*, mais aux constituants indéterminables (ἀ-? ἀντ-? ἀντρ- dans le cas d'un \*ἀστρ-εντής<sup>88</sup>): il est trop obscur pour qu'on puisse en tirer des conclusions, et la même remarque vaut pour le terme qui lui ressemble, *a-te-re-e-te-jo* PY Tn 996.1, pour lequel diverses interprétations ont été proposées<sup>89</sup>.

Un dernier exemple d'élosion d'un préverbe devant longue initiale du second membre pourrait être *po-so-pe-re-i*, anthroponyme masc. dat., PY Cn 40.2, s'il a au premier membre la forme élidée de *po-si* qu'on trouve en valeur prédicative en KN Sd 4402, 4416 (*o-u-qe a-ni-ja po-si*), cf. Sd 4422 *o-u-qe a-ni-ja po-si e-e-si*: rien ne prouve que la forme antévocalique attendue soit ποτ-, qui n'est pas attesté en mycénien<sup>90</sup>, plutôt que \**poty-* > *pos-*, avec consonantisation et non élosion. On laissera de côté *po-si-ke-te-re*, PY An 610.6, parce qu'il pourrait être lu *po-si—ke-te-re* et non *po-s—i-ke-te-re*<sup>91</sup>.

§ 16. A ce point de la description, on est en présence de deux traitements successifs: contraction sans élosion, se manifestant par un allongement, dans les composés à premier membre nominal (type *ka-ka-re-a<sub>2</sub>*); allongement accompagné d'une élosion, qui est un traitement de phonétique de phrase introduit sous l'influence des verbes composés, quand le composé nominal a pour premier membre un préverbe, et que son second membre, qui commençait étymologiquement par une laryngale et non par un phonème \**y* ou \**s* tombé peu avant l'époque de nos textes, a l'allongement mécanique de Wackernagel (type *pa-ra-wa-jo*).

<sup>88</sup> Toutes ces hypothèses avec des réserves chez M. Lejeune, *Minos* 9, 1968, p. 44 n. 80.

<sup>89</sup> Ainsi ἀντερειστέον (ἀντερείδω), E. Peruzzi, *Minos* 4, 1965, p. 165; \*ἀτρητέα, Furumark, *Eranos*, 1954, p. 58; \*ἀτρητέιον, C. Milani, *Aevum* 32, 1958, p. 150 (bois) «imperforable»; \*ἀντλητειός (ἀντλέω) «devant être vidé», *Documents*, p. 338, et cf. Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, p. 174; ἀστερεντέα «à garnitures (ἔντος) en étoiles», M. Lejeune, *RPh* 29, 1955, p. 166.

<sup>90</sup> Pour C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 265, n. 150, ποσ- se trouve là au lieu de la forme antévocalique ποτ- sous l'influence de ποσί.

<sup>91</sup> M. Lejeune, *RPh* 1960, p. 21.

L'absence ou l'apparition de l'élision dépend alors de la nature du premier membre, thème nominal ou préverbe.

Ailleurs, c'est-à-dire dans les cas d'hiatus récents consécutifs à la chute de \**y* ou de \**s*, le maintien de l'hiatus ou sa résolution par élision ne sont en rien tributaires de la nature *morphologique* du premier membre, et c'est en termes de *phonétique* qu'il convient de définir comment ces deux traitements se distribuent. Si nous séparons maintenant les composés qui ont pour premier membre un thème nominal et ceux qui commencent par un préverbe, c'est pour opposer ces derniers aux composés du type *o-p—a-wo-ta*, où l'hiatus n'est pas récent, et dont le traitement normal est l'élision, et non pour les opposer aux composés du type *to-no-e-ke-te-ri-jo* (§ 22), qui du point de vue phonétique ne posent pas de problèmes différents.

Ici, au contraire de ce qui se passe pour le type *o-pa-wo-ta*, l'élision du préverbe est exceptionnelle. Et, là où elle apparaît, c'est seulement devant aspirée, phénomène qui se rencontre aussi quand le premier membre est nominal (§§ 22, 23, 26) : *a-pe-ti-ra*<sub>2</sub>, si l'on en fait un composé de ἔζομαι (§ 15) : *po-si-ke-te-re*, si on le coupait *po-s—i-ke-te-re* (§ 15), en le rapprochant de ἰκνέομαι ; *e-pi-ja-ta*, anthroponyme masc. nomin. PY An 115.2, si on y voit un Ἐφιάλτας fait, non sur ἄλλομαι, mais sur ἰάλλω<sup>92</sup>.

Ailleurs, la voyelle finale d'un préverbe est conservée.

§ 17. Dans une première série d'exemples, le second membre commence par *h*, et le *-i* du préverbe ne développe pas de «glide». On mettra à part *e-pi-u-ru-te-we* PY Ub 1318.5, datif singulier du nom d'un objet fait de cuir, dans lequel *u* peut être, non une voyelle en hiatus, mais une graphie pour *ϕ*, si \*ἐπιϕρυτεύς est un dérivé dénominal de \*ἐπίϕρυτος, cf. ἐπερύω «tirer à soi,

<sup>92</sup> Cf. l'anthroponyme ἰάλλμενος, Frisk, *GEW*, s.u. ἰάλλω. Mais l'étymologie de ἐφιάλτης est difficile: le rapprochement avec ἐφ-άλλομαι suppose une conservation aberrante de *t-*, et on a pensé à une réfection de ἠπίαλος «fièvre». Quant à ἰάλλω, on ne sait pas si l'aspirée qu'en offrent Aristophane (*Guêpes* 1348 φιλαις et *Paix* 432 φιλοῦμεν, avec aphérèse de ἔ-) et Hdn. Gr. 1.539, est elle-même étymologique, auquel cas le verbe pourrait être un factitif à redoublement de ἄλλομαι, ou résulte d'une étymologie populaire, auquel cas il serait apparenté au skr. *iyarti* «mettre en mouvement». Voir P. Chantraine, *Dictionnaire*, s.uu.

revêtir» (Hdt. 4.8 ἐπειρυσόμενον τὴν λεοντέην<sup>93</sup>), cf. pour une graphie comparable *o-u-ru-to* ὡς φρύντοι (3ème plur. de ῥῦσθαι), PY An 657.1. On mettra à part également *o-pi-i-ta-ja*[ KN X 537.2, trop incertain de lecture et d'interprétation pour qu'on puisse en tirer une indication quelconque.

Mais offrent une voyelle en hiatus devant *h* les termes suivants: *o-pi-a<sub>2</sub>-ra* «régions côtières» \*ὀπί(h)αλα cf. ἔφαλος PY An 657.1<sup>94</sup>; *a-pi-a<sub>2</sub>-ro* PY An 192.1, etc., anthroponyme Ἀμφιάλος; et, moins clairs, le nom propre *a-pi-e-ra*, peut-être au datif, MY Oe 103.1, si on l'interprétait par Ἀμφι(h)ήρα<sup>95</sup>; et l'accessoire de char de sens précis inconnu, à l'instrumental fém. KN Sd 4401, etc., *o-pi-i-ja-pi*, s'il était fait sur la racine de skr. *syāti* «lier» gr. ἴμος, cf. ἴμονία «corde à puits», dont il serait un nom-racine \**siea<sub>2</sub>* «courroie»<sup>96</sup>, mais qui n'offrirait pas de *h* dans l'hypothèse où il serait apparenté à skr. *isā* «timon» et, avec vocalisme *-o-* \*οι(h)ᾱ < \*oisā, à οἴηιον «gouvernail»<sup>97</sup>.

§ 18. Cette dernière hypothèse est moins bonne, car, dans l'autre série d'exemples, un préverbe en *-i* développe un «glide» devant voyelle non aspirée. On a: peut-être *pe-ri-jo-ta*, anthroponyme cnossien, V 1002, si l'on en fait un Περιόρτᾱς cf. Λυκόρτᾱς; *po-ti-ja-ke-e*, toponyme PY An 298.2; 610.11<sup>98</sup> dont le second terme se retrouve dans un autre toponyme qui est un juxtaposé, *ti-mi-to a-ke-e*, PY Cn 650.7, 8, etc. et est le locatif d'un thème en *-s-*, ἄγος ou mieux ἄγκος.

Un «glide» se développe, par ailleurs, dans un composé dont le préverbe n'a pas de correspondant direct au premier millénaire *u-pi-ja-ki-ri-jo* PY An 654.6, ethnique probablement au nominatif

<sup>93</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 358.

<sup>94</sup> Mais S. Korsunsky *apud* E. Risch, *Atti Pavia* p. 337, en fait une locution prépositionnelle ὀπί ἄλα.

<sup>95</sup> Landau, *Personennamen*, pp. 159, 212. Cf. *po-ru-e-ro*, nom de forgeron pylien, Jn 658.9? Le second membre n'est pas identifié pour Chadwick-Baumbach. L'interprétation Ἀμφήρης de Georgiev ne tient pas, car on attendrait en mycénien \**a-pa-re* (cf. *e-pa-re*).

<sup>96</sup> Voir L. R. Palmer, *BICS*, 1955, p. 36; *Gnomon* 29, p. 178; C. J. Ruijgh, *Etudes*, pp. 204-205.

<sup>97</sup> A. Heubeck, *IF* 64, 1959, pp. 230-231.

<sup>98</sup> Cf. *po-ti-ja*[ PY Vn 46.2, et *po-ti-ja-ke-ja* PY An 1281.9, de lecture très mal assurée.

pluriel, qui rappelle *u-pa-ra-ki-ri-ja* PY An 298.1, ethnique ou toponyme, et *u-po-ra-ki-ri-ja*, toponyme pylien, Cn 45.4, 7, 11<sup>99</sup>; *u-pi-* est obscur: M. Doria<sup>100</sup> a voulu y voir une forme secondaire de ὀπι-, hypothèse discutée avec raison par C. J. Ruijgh<sup>101</sup>; A. Heubeck<sup>102</sup> y voit un doublet (locatif) en -i *u-pi-* de ὑπο- (*u-pi-ja-ki-ri-jo* étant alors une «Konträrbildung» de *u-pa-ra-ko-ra-i-ja*), cf. ἄντα (hitt. *ḫanda*) directif / ἄντι locatif (hitt. *ḫanti*), κατα- (hitt. *katta*) / κατι- (hitt. *katti*), etc., en remarquant qu'on attendrait \*ὑπάκριος, point qui nous paraît douteux en raison des conditions d'emploi des formes à «glide» (cf. ci-dessous). On a enfin deux termes qui peuvent être des anthroponymes, *a-pi-ja-ko-ro-jo* gén. KN B 812 a, composé de Ἄμφι- et de -ἄγóρος ou -αγρος, et *a-pi-ja-re-wo* KN X 94, cf. *a-pi-ja-re*[ KN X 7568, peut-être Ἄμφιαλέφων.

Dans aucun de ces exemples à «glide», le second membre n'est nécessairement susceptible de recevoir l'allongement de Wackernagel. A supposer que *a-pi-ja-re-wo* soit bien à lire \*Ἄμφιαλέφων, ni ἄλέομαι «fuir, éviter», ni ἄλέω «moudre» n'ont une étymologie tout à fait limpide<sup>103</sup>, et si l'on posait pour ἄλέω (le moins probable des deux ici) une forme à degré zéro de \**mel-*, l'initiale \**ḡ-* ne serait étymologiquement pas susceptible d'être allongée. *pe-ri-jo-ta* ne prouve rien en tout état de cause, même si c'est un composé en -όρτᾶς, parce que περι- ne s'élide pas au premier millénaire<sup>104</sup>. Par ailleurs, rien n'indique que *po-ti-ja-ke-e* ait un second membre comparable à l'ἐπηγκενίδες du second millénaire (qui fait de toute façon difficulté du point de vue de l'application de la loi d'Osthoff); *a-pi-ja-ko-ro* ferait problème

<sup>99</sup> <\*ὑπερ-ἄκρια «la regione posta sotto la catena montagnosa (ἄκρος)», M. Doria, «Toponomastica», pp. 431, 433. Pour A. Heubeck, *BzN* 13, 1962, pp. 146-147, *upar-* et *upor-* sont peu clairs. Mais de *upar-* on pourrait rapprocher pamph. υπαρ, et *upor-* s'expliquerait par une tendance mycénienne au passage de *e* à *o* (H. Mühlestein, *Oka-Tafeln*, 1956, p. 32), ou, moins vraisemblablement, par l'influence de ὑπὸ (Scherer, *Handbuch* II, 1959, p. 360). La variation -ar-/or- évoque une liquide voyelle, dont l'existence n'est suggérée par aucune donnée comparative.

<sup>100</sup> M. Doria, *Acc. Naz. d. Lincei, Rendic. d. cl. di Scienze Morali...* 8, 18, pp. 7-12.

<sup>101</sup> *Etudes*, p. 174.

<sup>102</sup> *BzN* 13, 1963, pp. 146-147.

<sup>103</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire, s.u.*

<sup>104</sup> M. Lejeune, *Phonétique*<sup>2</sup>, p. 289.

s'il était un composé de *-ἀγορος*, auquel cas on attendrait une élision. Mais s'il était formé sur *ἀγρός* ainsi que *u-pi-ja-ki-ri-jo*, ils auraient l'un et l'autre un second membre dont la voyelle initiale serait suivie d'un groupe occlusive + liquide. Or il semble exceptionnel que l'allongement ait lieu dans ce cas, même quand il serait étymologiquement possible; on n'a aucun exemple de composé en *\*-ᾶγρος*, *\*-ᾶκρος*, et on ne peut guère citer comme exemple d'allongement de ce type que *νήγρετος* (*ἐγείρω*) et les composés de *ἔδω* comme *δείπνηστος*.

Il y a donc élision d'un préverbe dans les composés dont le second membre est susceptible d'allongement étymologique (type *o-p—a-wo-ta*). Au contraire quand l'hiatus est récent, consécutif principalement à la chute d'un *s*, il est généralement maintenu, avec développement d'un «glide» devant voyelle non aspirée s'il se termine par *-i*. Devant aspirée, ou bien le préverbe se maintient sans «glide» (et c'est le traitement le plus clair: type *o-pi-a<sub>2</sub>-ra*), ou bien, dans des cas incertains pour des raisons diverses (*a-pe-ti-ra<sub>2</sub>*: § 15; *po-si-ke-te-re*: § 15; *e-pi-ja-ta*: § 16), il est élidé. Qu'un hiatus récent puisse être résolu par élision dans le cas paradoxal où le second membre du composé commence par une aspirée, c'est aussi ce qu'enseignent, comme nous allons le voir, les composés dont le premier membre est un thème nominal.

#### V. HIATUS ET ÉLISION DANS LES COMPOSÉS À PREMIER MEMBRE NOMINAL.

§ 19. Il est plus facile de rassembler les exemples mycéniens d'hiatus que ceux d'élision: même si, dans le premier cas, l'interprétation du mot est incertaine, l'hiatus y est matériellement visible, ce qui n'est jamais le cas pour les élisions. Aussi la coupe, la structure des mots à élision est-elle en général beaucoup plus difficile à déterminer que celle des mots à hiatus.

Il y a des faux hiatus et des fausses élisions dont on n'a pas à tenir compte: *re-ke-e-to-ro-te-ri-jo* PY Fr 1217 doit être à couper après *re-ke-e—*, forme fléchie: *λεχει-στρωτήριον* «lectisternium», et non *\*λεχε-εσ-στρωτήριον*<sup>105</sup>, un doublet à thème nu se trouvant

<sup>105</sup> M. Lejeune, *RPh* 35, 1961, p. 205; *PdP* 17, 1962, pp. 418-420. Pour la bibliographie, voir A. Morpurgo, *Lexicon*; Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*.

dans *re-ke-to-ro-te-ri-jo* PY Fr 343. Ce n'est donc pas un exemple d'hiatus, pas plus que *a-da-ra-ko*[ KN X 793, même s'il est à lire ἄνδραγόρᾱς<sup>106</sup>, n'est un exemple d'élision: ἄνδρ- est la forme antévocalique normale de thème en -r-, en regard de ἄνδρα-, ἄνδρο-, formes antéconsonantiques.

Par ailleurs, un certain nombre d'exemples sont trop obscurs pour être utiles dans la discussion. Ainsi, comme exemples d'hiatus (outre *a-pi-e-ra*, *o-pi-i-ja-pi*, *o-pi-i-ta-ja*[, § 17), des noms propres comme *a-ke-e-to* KN Da 1195, *a<sub>2</sub>-e-ta* PY An 261.4, lus de diverses façons<sup>107</sup>, et surtout l'appellatif *i-za-a-to-mo-i* (dat. plur.) PY Fn 50.8, dont on ne sait pas si c'est un juxtaposé à premier élément génitif ou un composé<sup>108</sup>; le premier terme en serait *i-qi-ja* pour H. Mühlestein<sup>109</sup>, qui tente un rapprochement peu plausible avec *e-qe-a-o a-to-mo*, KN V 56 *b*, *e-qe-o a-to-mo*, PY Sn 64.8, dans lequel, selon J.-P. Olivier<sup>110</sup>, *e-qe-* serait un nom générique de la «localité», ou le nom d'une circonscription administrative auquel pourrait être apparenté *e-qe-ta*; *a-to-mo*, probablement nom de fonctionnaire, n'est pas clair: la traditionnelle explication par -αριθμος se heurte au fait que -θμο- n'est jamais suffixe de nom d'agent<sup>111</sup>. On remarquera seulement que dans un certain nombre de ces exemples, les deux voyelles en hiatus ont le même timbre (*o-pi-i-ja-pi*, *o-pi-i-ta-ja*[, *i-za-a-to-mo-i*).

Il y a, de même, des cas d'élision dont on ne peut faire état. On éliminera de toute façon *ko-to-na-no-no*, qui doit être une erreur de scribe, haplographie pour *ko-to-na-na-no-no*<sup>112</sup>, accusatif en PY Ea 922<sup>113</sup> (*kotonan anono*); *re-di-na-to-mo*, PY Eq 146.11, pourrait contenir le même second élément que *i-za-a-to-mo-i*, mais est tout

<sup>106</sup> Voir Landau, *Personennamen*; en dernier lieu, P. H. Ilievski, *ŽA* 18, 1968, p. 216.

<sup>107</sup> *a-ke-e-to* lu, e. g. ἄλκ(ε)ει-ήτωρ, Landau, *Personennamen*, p. 162 (?). Pour *a<sub>2</sub>-e-ta*, lecture Ἀέτης, *Documents*, pertinemment discutée par M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 200 et n. 18. Ne pourrait-on songer à ἄ- (\*sm-) + -έρτᾱς, cf. *e-ti-ra-wo* Ἐρτι-λᾱφος?

<sup>108</sup> M. Lejeune, *Minos*, 1958 (1960), pp. 18-20.

<sup>109</sup> *MH*, 1955, pp. 126 s.

<sup>110</sup> *Minos* 8, 1967, p. 121.

<sup>111</sup> M. Lejeune, *Minos*, *loc. cit.*

<sup>112</sup> A. Morpurgo, *PdP* 15, 1960, p. 469.

<sup>113</sup> *a-pi-a<sub>2</sub>ro e-ke* | *do* ke-ke-me-na ko-to-na-no-no.

à fait obscur<sup>114</sup>; *i-pe-ra-ta*, anthroponyme pylien (nomin.) Jn 601.12, a reçu diverses interprétations, dont aucune n'est certaine<sup>115</sup>; *ko-no-pu<sub>2</sub>-du-ro*, lui aussi nominatif d'un anthroponyme masculin, MY Au 102.5, a été interprété comme \*κνώφ-υδρος «serpent d'eau», composé à premier membre κνωπ-<sup>116</sup>, mais pourrait aussi être un sobriquet en -βδυλλος<sup>117</sup>; *a-ko-wo* PY An 724.13 obscur, mais interprété par certains par ἄκουρος, est selon L. R. Palmer<sup>118</sup> un \*ἄγχουρος «voisin», mais on attendrait \*ἄγχίφορφος<sup>119</sup>. De même, l'explication de *e-ge-ta* par ἐπητής (lui-même peu clair<sup>120</sup>) qu'a proposée C. Gallavotti, qui en fait un correspondant de skr. *-api-vāta-* (*svāpivāta-* «bien inspiré»), n'est pas phonétiquement recevable<sup>121</sup>. Du nom propre *pa-to-ro* KN Uf 198, on a proposé une lecture Πάντ(η)ορος<sup>122</sup>, qui poserait le problème de l'élision devant aspirée (comme *ko-no-pu<sub>2</sub>-du-ro* § 25), mais cette lecture n'a rien d'assuré; pour *za-e-to-ro*, PY An 610.12, on ne sait pas si on a affaire à un anthroponyme, un toponyme, ou un appellatif et le terme est très obscur<sup>123</sup>.

§ 20. Parmi les exemples plus clairs, les plus nombreux offrent un hiatus et non une élision, une fois admis que les exemples du type *pi-ro-i-ta* ont pu avoir une longue due à une contraction, ensuite éventuellement abrégée en vertu de la loi d'Osthoff (§ 12). Il faut distinguer, ici, entre cas où l'hiatus est dû à la chute d'un

<sup>114</sup> Peut-être composé en -τομος (τέμνω) pour Chadwick-Baumbach.

<sup>115</sup> Voir Landau, *Personennamen*: Ἴφ-ελάτας; Ἴφηλάτας; Ἴπιπηλάτας (Georgiev, mais on attendrait \*iq-); dans les deux dernières interprétations, on aurait un exemple de la contraction de Wackernagel.

<sup>116</sup> Landau, *Personennamen*, s.u.

<sup>117</sup> Hypothèse proposée par M. Lejeune, *REA* 69, 1967, p. 284, qui fait remarquer qu'on attendrait *-u-do-ro* pour \*(κνώφ)υδρος.

<sup>118</sup> *Interpretation*, p. 405.

<sup>119</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 187 n. 446.

<sup>120</sup> Frisk, *GEW*, s.u.

<sup>121</sup> C. Gallavotti, *Atti Pavia*, p. 381. Discuté par N. van Brock, *RPh* 34, 1960, p. 225 n. 1.

<sup>122</sup> Voir Landau, *Personennamen*, p. 158.

<sup>123</sup> Toponyme pour L. R. Palmer, *Minos* 4, 1956, p. 139; H. Mühlestein, *Oka-Tafeln*, pp. 23 et 32; mais appellatif \*διαίτ-οροί «Quartier-meister» pour ce dernier, *MH* 12, 1955, p. 130; etc. Voir d'autres hypothèses chez M. Lejeune, *Minos* 6, 1958 (1960), p. 34 et n. 148 à 151.

phonème tel que \*-y- ou \*-s-<sup>124</sup>, et cas où la voyelle finale du premier membre subsiste devant la voyelle même non aspirée de l'initiale du second.

Le second membre commence par une voyelle non aspirée dans les termes suivants (outre *po-ro-e-ke* et *pu-ko-so-e-ke-e* dans l'hypothèse ἔγχος, *po-ro-e-ke-te-ri-ja* dans l'hypothèse ἐγγέω; *tono-e-ke-te-ri-jo* dans les hypothèses \*στονοεγερτήριον et \*θορνοεγχευτήριον: § 22): deux anthroponymes *re-u-ko-o-pu<sub>2</sub>-ru* PY Jn 415.2, correspondant du Λευκόφρῦς du premier millénaire (Hdt. 3, 57<sup>125</sup>), avec assimilation à la liquide du second membre d'où *re-u-ko-ro-* au lieu de *re-u-ko-*<sup>126</sup>; \*85-to-a<sub>3</sub>-ta = *au-to-a<sub>3</sub>-ta* (mais non \*85-to-a<sub>2</sub>-ta: § 21) KN X 972 Αὐτοαίτᾱς «celui qui se saisit lui-même»<sup>127</sup> (cf. αἴνυμαι dont le participe a<sub>3</sub>-nu-me-no est employé comme nom propre «de Saisi», PY An 261.2)<sup>128</sup>; deux toponymes pyliens, *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* Ng 319.1, etc., *pe-ra-a-ko-ra-i-jo* On 300.8, ethnique d'un toponyme écrit *pe-ra-ko-ra-i-ja* en Ae 398 (scribe indéterminé), *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* Ng 332, Wa 115 (scribe 1), qui témoignent soit d'une élision soit d'une contraction<sup>129</sup>. Ces noms ont suscité de nombreux commentaires<sup>130</sup>: il est plausible d'y voir d'anciens juxtaposés à premier terme, respectivement δευρο- (ou δεφρο-) «en-deçà» et περᾱ- «au-delà», et dont le second terme devait coïncider avec la chaîne de montagne

<sup>124</sup> Mais non, comme au premier millénaire, *w* qui subsiste en mycénien.

<sup>125</sup> Λευκόφρῦς figure dans un oracle de la Pythie de Delphes rapporté par Hérodote 3.57:

Ἄλλ' ὅταν ἐν Σίφνῳ πρυτανήια λευκά γένηται,  
 λεύκοφρῦς τ' ἀγορή, τότε δὴ δεῖ φράδμονος ἀνδρὸς  
 φράσασθαι, ξύλινόν τε λόχον κήρυκά τ' ἐρυθρόν.

<sup>126</sup> L. R. Palmer, *Gnomon* 26, p. 66. Mais on peut se demander si *re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru* est un bon exemple d'hiatus: si, après avoir écrit indûment le signe *ro*, le scribe est reparti à zéro pour écrire le second membre, l'hiatus ne serait significatif ici que dans la mesure où, ailleurs, il apparaît également pour deux voyelles de même timbre: rien n'empêche que la forme correcte ait été \**re-u-ko-o-pu<sub>2</sub>-ru* comparable à *i-za-a-to-mo-i*.

<sup>127</sup> Doublet dissimilé \*85-a<sub>3</sub>-ta KN C 1582.

<sup>128</sup> M. Lejeune, *SMEA* 1, 1966, p. 24.

<sup>129</sup> Contraction possible à la jointure des deux termes de ce composé pour M. Lejeune, *RPh* 39, 1965, pp. 26-27.

<sup>130</sup> Voir A. Morpurgo, *Lexicon*.

appelée par Strabon, 8.359, Αἰγολέον (myc. probablement \*Aigo-lā)<sup>131</sup>.

Un exemple fait difficulté, parce que, privatif, il présente, devant une voyelle dont rien n'indique qu'elle soit aspirée, la forme antéconsonantique du préfixe: *a-e-ti-to*, PY Fr 1200 qui s'oppose à *e-ti-we*, Fr 343, etc., lequel qualifie l'huile «à l'*eti-*» (cf. *wo-do-we* φορδό-φεν «à la rose», etc.); malheureusement, *e-ti-* est identifié de façon incertaine, à travers des gloses peu sûres qui donnent comme nom de plante ἔρτις<sup>132</sup>. La difficulté de ce privatif, qui n'a pas la forme antévocalique (*a*)*n-* attendue, ne permet pas d'apprécier le rapport entre la présence ou l'absence d'une aspiration à l'initiale du second membre et la forme de la finale du premier membre: «l'interprétation ἄέρτιτος, pour être la seule qui s'offre à nous, n'est pas sûre pour autant, et, par surcroît, rien ne garantit que la source d'Hésychius ne soit pas un dialecte à psilose, et que le nom de la plante n'ait pas été \**hértiς*»<sup>133</sup>. Toutefois, l'emploi devant aspirée de la forme antévocalique du préfixe *an-* (cf. *a-no-po*, § 23) a pu entraîner, de manière exceptionnelle, l'usage inverse de la forme *a-* devant voyelle.

§ 21. Dans les autres exemples, l'hiatus est dû à la chute d'un \*-*y-*, ou, plus souvent, d'un \*-*s-*.

D'un hiatus consécutif à la chute de \*-*y-*, les exemples sont rares, parce que, hors du relatif, *y* se trouve surtout attesté en mycénien dans des racines où il est déjà devenu ζ (\**yes-* «bouillir», cf. ζέω: *a-re-pa-* et *a-re-po-zo-o*: \**yeu-g-*, cf. ζεύγνυμι: *e-wi-su-zo-ko* KN Se 965; 1007 A, *e-wi-su*-\*79-ko, PY Va 404; 482 (épithète de l'ivoire), si on en faisait, ce qui est très incertain, des équivalents de ἰσόζυγος<sup>134</sup>. Mais l'amuissement d'un *y* met

<sup>131</sup> Interprétation due à Andrews; commentée par *Documents*, p. 155, et Palmer, *Minos* 6, 1956, pp. 120 s.

<sup>132</sup> M. Lejeune, *REA* 60, 1958, pp. 7-26. Interprétation invraisemblable par \*ἔρτις «résultat du filtrage» chez M. Gérard, *Studia Mycenaea Brno*, 1968, pp. 103-104: sur nom d'action en \*-*ti-*, il n'existe ni dérivé en \*-*went-* ni composé en \*-*to-*; *a(h)étiton* «unstrained» W. Householder, *Cl. Journal* 54, 1959, p. 379.

<sup>133</sup> M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 204. Il n'y a aucune raison pour que ce nom de plante soit i.-e., mais, s'il l'était, il y a chez Pokorny, *IEW*, pp. 909-912, cinq racines \**ser-*.

<sup>134</sup> Voir Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*; premier membre vraisemblablement \*ἔφισυ-, cf. εἴση (reconstruction inutilement compliquée \*ἔφισύ- < ἦμισυ- =

en contact deux voyelles dans *we-a-re-pe* PY Fr 1215.1; 1223.1, 2: quelle que soit la formation de cette épithète de l'huile, dont le premier membre n'est pas clair, mais doit être un composé de thème en *-s-* en *-αλειφής* (cf. *δι-ηλιφής*), le doublet *we-a-re-pe*, PY Fr 1205; 1217.1, ainsi que le terme de structure parallèle *we-je-ke-* (*we-je-ke-e* PY Sa 487, etc.) montrent qu'il faut partir d'un premier membre *wej-*, d'identification incertaine<sup>135</sup>, dont le *y* vient ou est en train de s'amuir en mycénien. Cependant, cet hiatus n'est pas exactement comparable à ceux qui suivent, parce que le *-y-* se trouve dans cet exemple final de premier membre, et non initial de second.

Les exemples d'hiatus dûs à la chute d'un *\*-s-* sont plus nombreux: outre *a-pi-a<sub>2</sub>-ro* et *o-pi-a<sub>2</sub>-ra* (§ 17), on a: avec préfixe privatif *a-u-po-no* KN U 4478.4, sobriquet *ἸΑ-ἡυπνος*<sup>136</sup>; avec premier membre nominal, un terme qui, plutôt qu'un composé, peut être un juxtaposé graphique à premier élément au génitif, en raison de la structure de *ἸΑλοσύδνη* au premier millénaire, qui paraît contenir les mêmes éléments, et a un génitif au premier terme: *a<sub>2</sub>-ro-u-do-pi* PY Ta 642.1, nom, à l'instrumental pluriel, d'une matière précieuse, probablement «aigue-marine», formé de *ἄλος* (*ἄλ-ο-?*) et de *\*-ud<sub>h</sub>(t)-* «eau»<sup>137</sup>. Sont de véritables composés *i-go-e-ge* KN Sd 4404, 4407, nom au datif d'une pièce de char, proprement «qui suit le cheval», avec au second membre un nom de la racine *\*sek<sup>w</sup>*-<sup>138</sup>; *a<sub>3</sub>-ki-a<sub>2</sub>-ri-jo* PY Fn 50.4, etc., dérivé (ethnique ou anthroponyme<sup>139</sup>?) de *αἰγιαλός*, attesté au premier millénaire «côte, rivage», pour lequel diverses interprétations ont été proposées<sup>140</sup>; en tout état de cause, devant l'aspirée *a<sub>2</sub>*, le *i* ne

---

*ἦμι-* chez C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 361); mais le second membre est embarrassant: on n'est pas assuré que *\*79* vaille *zu*; quant à *-zo-ko*, diverses lectures en sont possibles: *-ζυγος* ou *-σσωκος* (*σῶκος* «fort» avec *σ < tw*), comme le propose M. Lejeune, *Minos* 6, 1958 (1960), p. 102.

<sup>135</sup> Voir A. Morpurgo, *Lexicon*, s.u.

<sup>136</sup> *Documents*, p. 416; M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 201.

<sup>137</sup> L. R. Palmer, *Minos* 5, 1957, p. 63; M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, pp. 14-15; C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 307 n. 80.

<sup>138</sup> Palmer, *Interpretation*, pp. 316-317; *Gnomon* 29, p. 579; M. Lejeune, *Minos* 6, 1958 (1960) p. 22 n. 92; J. Chadwick, *PdP* 13, 1958, p. 294.

<sup>139</sup> J.-P. Olivier, *Desservants*, pp. 120-122.

<sup>140</sup> *ἐν αἰγί ἄλος* «à l'endroit où déferle la mer», cf. Hirt, *IF* 37, pp. 229 s. (cf. Hesych. *αἰγες· τὰ κύματα· Δωριεῖς*); second membre apparenté à *ἄλλομαι* («endroit

développe pas de «glide». On a, de plus, des anthroponymes: \*85-to-a<sub>2</sub>-ta PY Cn 314, où le a<sub>2</sub> indique clairement la présence d'une aspirée, et qui rappelle a<sub>2</sub>-nu-me-no PY Jn 839.12<sup>141</sup> comme \*85-to-a<sub>3</sub>-ta rappelle a<sub>3</sub>-nu-me-no (§ 20): il peut être un Αὐτοῦάτῶς «celui qui se vainc lui-même»<sup>142</sup>; te-ra-u-re-o PY Sa 22, peut-être au génitif, et a-o-ri-jo, toponyme ou ethnique PY An 661.4, de lecture incertaine, si on en faisait, avec Ruijgh, respectivement \*τελαχύλης «qui porte du bois»<sup>143</sup> et Ἄ-χώριος (-ον) «qui n'a pas de bonne saison»<sup>144</sup>.

§ 22. Mais un grand nombre des composés dans lesquels un hiatus peut être dû à la présence d'un *h* se présentent dans des conditions particulières: leur second membre, pour être de lecture ambiguë, appartient, au moins dans certaines interprétations, à la racine de ἔχω, \*segh-, ce qui pose la question de savoir si la loi de Grassmann jouait déjà en mycénien. On distinguera ici entre composés sigmatiques à vocalisme -e- (-εχής), et composés thématiques à vocalisme -o- (-οχος), une opposition entre composés actifs en -o- et passifs en -s- étant connue par ailleurs (cf. -ουργός / -εργής).

Sont en -e-ke: po-ro-e-ke, adjectif fém. nomin. sg., épithète de «table», PY Ta 713.2; 715.2, dont le premier membre peut être à relier soit à πῶρος «marbre» soit à προ- (cf. προέχω «être proéminent, saillant», peu satisfaisant pour le sens<sup>145</sup>), et le second soit

---

où sautent les vagues») pour Bechtel, *Lexilogus*, s.u.; Kretschmer, *Glotta* 27, pp. 28 s. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire*, s.u. Le premier membre serait une forme de Caland-Wackernagel en rapport avec un \*αἶγρός «rapide» pour O. Szemerényi, Μνήμης χάριν, *Gedenkschrift Kretschmer* II, 1957, p. 166, et A. Heubeck, *IF* 68, 1963, pp. 13-21, pour qui c'est bien une forme de ἄλλομαι qu'on a au second membre, parce que le suffixe -o- ne se rencontre, pour un second membre formé sur nom athématique, que dans des hypostases. Voir la bibliographie chez Frisk, *GEW*, s.u.

<sup>141</sup> Cf. ἄνυμαι «accomplir», avec maintien remarquable de l'aspiration de \*sen- alors que le grec postérieur a l'esprit doux: M. Lejeune, *REG* 75, 1962, p. 332 n. 27.

<sup>142</sup> M. Lejeune, *SMEA* 1, 1966, p. 24.

<sup>143</sup> *Etudes*, p. 378. Ruijgh suppose l'existence d'un neutre \*ῥλος à côté de ῥλη.

<sup>144</sup> *Etudes*, p. 175.

<sup>145</sup> προεχής est attesté seulement chez Plutarque, fr. 13.2, comme correction de la leçon des mss. προσεχής: L. R. Palmer, *Minus* 5, 1957, p. 67.

à ἔχω, soit à ἔγχος<sup>146</sup>. La même ambiguïté pèse sur l'interprétation de *pu-ko-so e-ke-e*, composé (nomin. fém. duel) dont les deux membres sont séparés graphiquement, PY Ta 715.3: πυξο- «buis» + -εχής, ou -εγχής, ou -ερκής<sup>147</sup>? De même le nom d'instrument *po-ro-e-ke-te-ri-ja*, PY Ta 709.1, composé en προ-, est ambigu (ἔχω ou ἔλκω<sup>148</sup>?), ainsi que le nom de fête *to-no-e-ke-te-ri-jo*, PY Fr 1222, dont le premier membre a été rapproché de θόρνος ou de στόνος, et le second de ἐγείρω, ἔχω, ἐγχέω<sup>149</sup>. En tout cas, dans tous ces termes, c'est un hiatus -*oe-* qui est maintenu, comme encore en attique au premier millénaire (§ 25).

Si l'on ne peut être sûr que tous ces termes soient des composés de ἔχω<sup>150</sup>, il n'en est pas de même pour les composés thématiques. L'un a pour premier membre un thème en -*u-*, et se présente sous deux formes, *wa-tu-o-ko*, PY Ea 136, cf. Ἀστύοχος, Thc., Xen. *wa-tu-wa-o-ko*, PY An 519, cf. πολιῖοχος Pd. O. 5. 24<sup>151</sup> (πολιοῦχος, Hdt., Plat., etc.) avec une voyelle de liaison -*ā-*<sup>152</sup>. L'autre a pour premier membre une forme qui à l'état simple est

<sup>146</sup> \*πωρο-έγχης «with a shaft of marble», non προεχής «jutting», Palmer, *Interpretation*, p. 447; «poss. προεχής «projecting», Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*; probablement \*πωροεχής «avec soutien en *poros*» pour C. J. Ruijgh, *Etudes*, pp. 45-46; etc.

<sup>147</sup> -εγχής (ἔγχος), L. R. Palmer, *TPhS*, 1958, p. 17; *Minos*, 1957, p. 88; *Interpretation*, p. 448; -ερκής (cf. ἔρκος, εὐερκής), M. Doria, *Interpretazioni di testi micenei*, Trieste 1956, p. 10 «dal bordo di bosso» et Scherer, *Handbuch* II, p. 345; -εχής, *Documents*, p. 406.

<sup>148</sup> προελκτηρία L. R. Palmer, *Interpretation*, p. 447; cf. ποτεκχέτηρια· τονευτήρια, Hesych., selon M. Lang, et ἐκ-χυτήριον, προχυτήριον M. D. Petruševki, *ŽA*, 1958, p. 236; \*προεκτηρία (ἔχω) («objet servant à présenter [aliments, etc.]») *a priori* plus plausible que \*προελκτηρία selon M. Lejeune, *RPh* 34, 1960, pp. 18-19.

<sup>149</sup> \*θορνο-ελκτήριον «the drawing of the throne», rite processionnel pour E. Bennett, *Olive Oil Tablets*; \*στονο-εγερτήριον, rite de lamentations, selon L. R. Palmer, *TPhS*, 1958, p. 13; θορνοεχευτήριον ou -εγχε(υ)τήριον «l'unzione del trono», G. Pugliese Carratelli, *PdP* 14, 1959, p. 418; L. A. Stella, *PdP* 14, 1959, p. 256; second membre peut-être -εσ-σχετήριον («qui fait obstacle à») pour M. Lejeune, *RPh* 34, 1960, pp. 18-19. Et voir P. Chantraine, *RPh* 33, 1959, pp. 251-252.

<sup>150</sup> Et nous laissons de côté *i-so-ε-ko*, dat., PY Fn 187.17, obscur (nom propre ou appellatif?).

<sup>151</sup> Selon Chadwick-Baumbach, analogique de πολιήοχος et non de γαιήοχος, forme en -φοχος, cf. lac. γαιάφοχος.

<sup>152</sup> Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.*, pp. 438-439.

un thème en \*-a-: *ko-to-no-o-ko*, fréquent dans les séries cadastrales E- de Pylos, sous la main du scribe 1 dans les tablettes Ep, et du scribe 41 dans les tablettes Eb, ainsi que dans Eo 247: c'est le nom des *ko-to-na e-ko-te* «κτοίνανς ἔχοντες» (cf. PY Sn 64.12, etc.) «possesseurs de terres», contraire de *a-ko-to-no*, PY An 218.9. Le doublet *ko-to-no-ko*, PY Eo 173.1<sup>153</sup>, hapax sous la main du même scribe 41 que les tablettes Eb et que, dans la même série Eo, la tablette 247, peut être une faute de scribe, et on ne peut en tirer argument pour le problème de l'élision (§ 28). Mais l'élision est réelle<sup>154</sup> dans le terme de structure parallèle *a-ni-o-ko*, KN V 60.1 *b*, dont l'existence, même avec un troisième signe de lecture mal assurée, est rendue très probable par celle du correspondant alphabétique exact ἀνίοχος. Un dernier exemple d'élision devant second membre contenant deux aspirations serait *pi-ra-ka-wo*, KN V 1005, si c'était un Φιλάχαιφος<sup>155</sup> et que l'on admettait le rapprochement, indémontrable, de Ἀχαιός et de la famille indo-iranienne de skr. *sákhā* «ami»<sup>156</sup>.

§ 23. Il n'est pas nécessaire de savoir si la loi de Grassmann jouait déjà en mycénien pour justifier l'élision de *a-ni-o-ko*, ou, éventuellement, de *pi-ra-ka-wo*, encore que d'autres l'aient pensé<sup>157</sup>, et que cela soit étayé par la graphie sans «glide» de *a-ni-o-ko* en regard de *a-ni-ja* (une dizaine d'exemples: KN Sd 4402, etc.), cf. § 26. En effet, on a d'autres exemples possibles d'élision devant une aspirée, qui, en raison de l'absence de toute autre aspirée dans le mot, n'a pas à être dissimulée. Il s'agit, malheureusement, le plus souvent d'anthroponymes, dont la lecture grecque n'est pas assurée. Ainsi, outre peut-être *e-pi-ja-ta* (§ 16), *a-u-ta-mo*, nom de forgeron pylien Jn 658.4 (scribe 21), 725.2 (scribe 2), si l'on adopte l'interprétation Αὔθαίμων qu'on en a proposée<sup>158</sup>, et qui

<sup>135</sup> Le *ko-to-no-ko* que donnent les *IP* de Gallavotti en Ep 617.11 est une coquille: lire *ko-to-no-o-ko*.

<sup>154</sup> Cf. M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 17 n. 3.

<sup>155</sup> Chadwick et Olivier *apud* C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 295 n. 26.

<sup>156</sup> Frisk, *GEW* I, p. 199.

<sup>157</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, § 21, pp. 44-46; discussion favorable aux vues de Ruijgh dans le compte rendu qu'a donné du livre de celui-ci M. Lejeune, *REA* 59, 1967, pp. 280-281 notamment.

<sup>158</sup> H. D. Ephron, *Minos* 7, 1961, p. 80; M. Lejeune, *SMEA* 1, 1966, p. 25.

est très plausible en raison de l'existence au premier millénaire de noms propres en -αίμων<sup>159</sup>, et d'un appellatif αὐθαίμων, Soph. *Tr.* 1041, αὐθαίμος, Soph. *O. C.* 1078, etc., bien qu'on pût en avancer d'autres<sup>160</sup>.

*pi-ro-qa-wo*, KN As 609.2, qui a été identifié comme \*Φιλόπαφος (cf. πᾶμα, πάσασθαι), ou comme \*Φιλοπάφων (-ωπάφων)<sup>161</sup>, appelle une discussion sur la quantité de l'initiale du second membre, si l'on adopte la seconde de ces lectures, qui a pour elle l'existence d'un anthroponyme (dat.), peut-être sobriquet, *o-qa-wo-ni* PY Fn 324.16: on ne peut le lire \*Φιλωπάφων avec une longue qu'en tenant la forme à psilose de \**sek<sup>w</sup>*- pour déjà mycénienne, ce qu'on ne saurait démontrer. Il est d'autant préférable d'en faire un Φιλοπάφων que l'allongement de second membre de composé ne se produit pas en principe pour les racines à initiale \**s*-, comme l'indique Wackernagel<sup>162</sup>, et comme nous pouvons le comprendre à présent en prenant en considération l'origine de l'allongement dans les racines dont l'initiale est une voyelle (remontant à une laryngale); le problème est le même pour *a-pe-ti-ra*<sub>2</sub>, qui aurait en principe une longue si on le rapportait à ἔδω, mais une brève s'il était composé de ἔζομαι (§ 15); *a-ku-di-ri-jo*, anthroponyme masc. nomin. KN Dc 1270, serait également un exemple d'élision devant aspirée si l'on en faisait un \*Ἀγχύδριος (-ων)<sup>163</sup>.

Si ces divers anthroponymes, dont l'interprétation, même dans les meilleurs cas, n'est jamais tout à fait assurée, ont bien un premier membre élidé devant aspirée, comme l'a de toute façon l'appellatif *a-ni-o-ko*, il faut en conclure qu'en cette position la forme antévocalique est possible, ce qui pose le problème de l'aspiration en mycénien (§§ 25, 26). En tout cas, vont dans le même sens des exemples de privatifs qui ont au premier membre la forme antévocalique *an-* du préfixe, comme *a-no-qa-si-ja*, si l'on

<sup>159</sup> Exemples de noms en -αίμων au premier millénaire chez Bechtel, *HPN*, p. 25.

<sup>160</sup> Par exemple -αρμος (voir *HPN*, p. 75). En ce cas, ce serait un exemple du type *pi-ro-i-ta*, puisque *a-mo* n'est pas aspiré en mycénien. Mais quel sens pourrait bien avoir \*αὐταρμος? De ce point de vue Αὐθαίμων est préférable.

<sup>161</sup> Voir Landau, *Personennamen*; second membre peu clair pour Chadwick-Baumbach.

<sup>162</sup> Wackernagel, *Dehnungsgesetz*, pp. 54-55.

<sup>163</sup> Interprétation de Georgiev, adoptée par C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 148.

en fait un abstrait de la racine \**sek<sup>w</sup>*- de *o-qa-wo-ni*, *pi-ro-qa-wo*<sup>164</sup>; de la racine \**sep*- de *o-pa* l'anthroponyme masculin (datif) *a-no-po* (PY Cn 131.6, Va 482) si on le lisait \**ἄνοπος*: il a été lu \**ἄνωπος*, mais la longue nous paraît exclue de ce composé à second membre à initiale \**s*- au même titre que dans \**Φιλωπάφων*; \**ἄνοιφος* est d'ailleurs probablement préférable, en raison de l'existence de noms propres en *-οίφος* au premier millénaire (att. *Κόροιφος*); dans cette interprétation, le traitement phonétique serait du type *pi-ro-i-ta* (§ 12)<sup>165</sup>.

## VI. ELISION ET VOYELLE DE LIAISON.

§ 24. Au terme de cette revue d'exemples, on est embarrassé pour définir en termes phonétiques les conditions dans lesquelles un hiatus récent est maintenu, et celles dans lesquelles il est résolu par élision (la contraction ne serait attestée que pour *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* § 20 et note 129, pour lequel une élision nous paraît préférable: cf. ci-dessous).

Au contraire de ce qui se passe pour les hiatus anciens apparaissant dans les composés dont le second membre commençait étymologiquement par une laryngale, il ne semble pas qu'il y ait lieu, dans les cas d'hiatus récents apparaissant dans les composés dont le second membre commençait par \**y* ou \**s*- (et plus tard \**w*-), de distinguer deux catégories de composés, selon la nature, thème nominal ou préverbe, de leur premier membre: s'agissant d'hiatus anciens non consécutifs à la chute d'un phonème \**y* ou \**s*, un type *to-wa-no-r*—, à contraction manifestée par un allongement non accompagné d'élision, s'oppose à un type *op-āworta*, à allongement analogique *et* élision. En revanche, s'agissant d'hiatus récents, le principe de clivage entre formes avec ou sans élision est de nature phonétique, et non morphologique, puisque le traitement paraît être le même quel que soit le premier membre.

<sup>164</sup> Cf. M. Lejeune, *Wingspread Colloquium*, p. 103 n. 58. Mais le mot serait un *a-no-qa-si-ja* < \**anor-g<sup>w</sup>hntias* pour H. Mühlestein, *Atti Pavia*, p. 363.

<sup>165</sup> Pour les interprétations \**ἄνωπος* et \**ἄνοιφος*, voir M. Lejeune, *RPh* 32, 1958, p. 203.

Il semble en effet que, à l'époque de nos textes où *y* et *h* ont laissé des traces graphiques (graphie *jo-* du thème de relatif; doublet  $a_2$  de  $a = ha$ ; désinence  $-o-i = -oihi$ : § 9; absence de «glide» après *i* suivi de *h*), l'hiatus qui vient de se produire se maintient normalement devant voyelle, même quand les deux voyelles en contact sont de même timbre (*re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru*, *i-za-a-to-mo-i*, *o-pi-i-ta-ja*[, *o-pi-i-ja-pi*, *ko-to-no-o-ko*), avec développement d'un «glide» devant voyelle (*a-pi-ja-ko-ro-jo*, *a-pi-ja-re-wo*, *pe-ri-jo-ta*, *po-ti-ja-ke-e*, *u-pi-ja-ki-ri-jo*: § 18), mais non devant aspirée (*a-pi-a<sub>2</sub>-ro*, *o-pi-a<sub>2</sub>-ra*, peut-être *o-pi-i-ja-pi* et *a-pi-e-ra*: § 17). Ce maintien de l'hiatus ne doit pas être interprété comme une recomposition, puisque celle-ci ne se justifierait que dans le cas d'une élision généralisée. Or, dans les hiatus récents, celle-ci est nécessairement *postérieure* à l'hiatus qui est la condition de son apparition. Si, dans le plus grand nombre de cas, l'hiatus est conservé, c'est que la chute des phonèmes dont il est le fruit vient à peine de se produire: son maintien, même et surtout devant voyelle non aspirée, n'est donc pas étonnant, et l'est d'autant moins si l'on songe qu'il se prolonge jusqu'au premier millénaire, avec contraction (type  $\Delta\eta\mu\tilde{o}\chi\omicron\varsigma$ ) ou sans ( $\delta\mu\omicron\epsilon\rho\kappa\acute{\eta}\varsigma$ ), sans que les faits soient ici précis, ni justiciables d'une bonne explication. Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que, des deux hiatus statistiquement les plus fréquents,  $-oo-$  et  $-oe-$ , le premier où les deux voyelles ont le même timbre, est maintenu (stade mycénien: *re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru*), puis le plus souvent contracté ( $\Delta\eta\mu\tilde{o}\chi\omicron\varsigma$ ), mais non toujours, une élision ayant lieu en particulier lorsque la voyelle initiale du second membre est suivie d'un groupe de consonnes ( $\Lambda\epsilon\upsilon\kappa\acute{o}\phi\rho\upsilon\varsigma$  cf., dans les mêmes conditions, e. g.  $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\alpha\sigma\pi\iota\varsigma$ ), le second, où les deux voyelles sont bien différenciées par leurs régions articulaires, maintenu sans contraction ni élision, au second millénaire (type *i-go-e-ge*) comme au premier ( $\delta\mu\omicron\epsilon\rho\kappa\acute{\eta}\varsigma$ ).

De toute façon, ni dans un cas ni dans l'autre, il n'y a *élision*. Celle-ci n'est générale en composition que dans les verbes d'une part, et de l'autre, par leur intermédiaire, dans les composés à premier membre préverbe, et à second susceptible d'allongement étymologique, où l'hiatus n'est pas récent. Dans les hiatus récents, le mycénien permet de voir comment elle se produit: loin d'être analogique du type *op-āworta*, elle est d'origine phonétique. En effet, devant voyelle non aspirée, elle est exceptionnelle et

incertaine: on ne la rencontre que dans les composés en Φιλο-, peut-être analogiques du type *pi-ro-i-ta*, qui a pu comporter une longue étymologique, et dont rien ne permet de dire si, au stade mycénien, elle a déjà subi l'abrègement d'Osthoff: *pi-ra-ka-ra* (§ 10), à condition qu'on le lise Φιλάγρᾱ (et non Φιλᾶγρᾱ avec la longue de Wackernagel), composé dont le second membre a une voyelle initiale placée devant groupe consonantique, cas où une telle voyelle n'est généralement pas allongée (§ 18), mais devant laquelle, au contraire, se produit souvent au premier millénaire une élision (cf. λεύκασπις ci-dessus), et *pi-ra-ka-wo*, s'il est un Φιλᾶχαιφος, et s'il n'y a pas d'aspirée étymologique dans le nom des Achéens (§ 23); de plus, dans *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* (§ 20), une élision qui se produirait devant voyelle suivie d'un groupe sonante + consonne (-αιγ-) paraît plus vraisemblable qu'une contraction (cf. § 13 mais note 129).

§ 25. Car c'est devant aspirée, et là seulement, que, paradoxalement en apparence, l'élision est en mycénien un traitement fréquent des hiatus récents<sup>166</sup>. La plupart des exemples ne sont malheureusement pas d'interprétation certaine: avec préverbe, l'appellatif *a-pe-ti-ra<sub>2</sub>*, si c'est un composé de ἔζομαι (§ 15), et l'anthroponyme *e-pi-ja-ta*, si Ἐφιάλτης s'explique par un ἰάλλω à aspirée (§ 16); avec forme antévocalique du préfixe privatif inattendue en principe devant *h*, *a-no-qa-si-ja*, si c'était un abstrait de \**sek<sup>w</sup>-*, et *a-no-po*, si c'était un ἄνοπος (cf. *o-pa*: \**sep-*), et non un ἄνοιφος (§ 23); avec premier membre nominal, des noms propres de lecture plus ou moins incertaine, comme *a-ku-di-ri-jo* (Ἄγχύδριος? § 23), *ko-no-pu<sub>2</sub>-du-ro* (Κνώφουδρος? § 19), *pa-to-ro* (Πάνθορος? § 19), *te-ra-u-re-o* (Τελαχύλης? § 21), et, plus sûrs, *pi-ra-ka-wo*, si c'est Φιλᾶχαιφος dont le second terme commençait par une aspirée, *pi-ro-qa-wo*, s'il contient l'élément qui apparaît au simple sous forme *o-qa-wo-ni*, dérivé de \**sek<sup>w</sup>-* (§ 23), *a-u-ta-mo*, qui se laisse rapprocher de manière tentante des noms propres en -αίμων et de l'appellatif αὐθαίμων (§ 23); les appellatifs *po-si-ke-te-re*, si l'on y voit un composé de ποσ- et d'un nom

<sup>166</sup> M. Lejeune, *Phonétique*<sup>2</sup>, p. 287, et cf. *SMEA* 1, 1966, p. 24: «en fin de premier membre un -o- était, en mycénien, susceptible d'élision, même devant voyelle aspirée».

d'agent apparenté à  $\text{ikvéomai}$  (§ 15),  $ra-wa-ke-ta$ , s'il était fait sur  $\text{ἡγέομαι}$  et non sur  $\text{ἄγω}$  (§ 11), et surtout  $a-ni-o-ko$  auquel  $\text{ἀνίοχος}$  confère une grande autorité.

Le problème de l'*élision* est donc en réalité surtout en mycénien le problème de l'*aspiration*: pour définir les conditions de l'*élision*, et expliquer pourquoi la seule série relativement cohérente d'exemples d'*élision* dans des composés à premier membre nominal comprend ceux dont le second membre commence par une aspirée, il faut dégager ce que nous savons de l'*aspiration*. Deux méthodes sont ici possibles. L'une, à base de données théoriques, mais qui entraîne les conclusions à première vue les plus plausibles, consiste à raisonner sur le fait que  $h$  étant un phonème assez vivant au second millénaire pour laisser des traces comme  $a_2$  dans la graphie (§ 24), on peut s'attendre théoriquement à ce qu'il maintienne un hiatus, mais à ce qu'en son absence ce dernier soit résolu. Mais on se heurte alors à l'incohérence qu'offre par exemple  $re-u-ko-ro-o-pu_2-ru$  ( $\text{ῥορός}$ ) en regard de  $a-ni-o-ko$ . Et c'est pourquoi c'est une autre manière de procéder qu'il faut adopter, concrète et non plus théorique, même si elle nous entraîne sur une voie qu'aucune théorie ne nous aurait permis d'emprunter, en nous amenant à reconnaître la possibilité d'une *élision* devant aspirée: non seulement l'*aspiration* n'empêche pas l'*élision*<sup>167</sup>, mais elle la conditionne.

§ 26. Les seules données objectives dont nous disposons ici appartiennent à la *graphie*, à savoir, de manière plus précise, à la présence d'un  $j$  notant un «glide» devant voyelle non aspirée, mais à son absence devant aspirée, comme nous avons eu l'occasion de le voir pour les composés à préverbe en  $-i$  comme  $o-pi-a_2-ra$  ou  $a-pi-a_2-ro$ , (§ 17) ou pour  $a_3-ki-a_2-ri-jo$  (§ 22). Ces données graphiques permettent de dégager deux faits à propos du traitement phonétique de  $h$  en mycénien. L'un concerne la date d'application de la loi de Grassmann: la graphie sans «glide» de  $a-ni-o-ko$  permet de dire que la dissimilation des aspirées n'est pas encore accomplie en mycénien, car, si aucune trace de l'*aspiration* initiale de  $*segh-$  ne subsistait, on attendrait  $*a-ni-jo-ko$  comme  $a-ni-ja$  (§ 23). L'autre regarde la transposition d'*aspiration* qu'on

<sup>167</sup> Voir M. Lejeune, *Phonétique*<sup>2</sup>, p. 287.

observe au premier millénaire, non seulement dans des exemples comme  $\phi\rho\tilde{\upsilon}\delta\omicron\varsigma < \pi\rho\acute{o}h\omicron\delta\omicron\varsigma < *π\rho h\omicron\omicron\delta\omicron\varsigma$  où elle s'accompagne d'une contraction, mais dans ceux comme  $\alpha\tilde{\upsilon}\theta\alpha\acute{\iota}\mu\omega\nu$  ou  $\eta\nu\acute{\iota}\omicron\chi\omicron\varsigma$ <sup>168</sup>: une *élision* ne peut se produire devant la consonne *h* de *\*auto-haimon* ou de *\*hania-hokhos*, et ne s'explique qu'au contact d'une autre voyelle, contact dû à la mobilité de l'aspirée (*\*authoaimon*, *\*hanihaokhos*).

Or cette transposition d'aspiration est accomplie au second millénaire: en composition, on n'a guère la possibilité d'en invoquer un témoignage graphique, puisque l'interprétation  $\kappa\nu\omega\phi\upsilon\delta\rho\omicron\varsigma$  de *ko-no-pu<sub>2</sub>-du-ro* est largement conjecturale, qu'on n'est pas sûr que *pu<sub>2</sub>* vaille seulement  $\phi\upsilon$  (et non également  $\beta\upsilon$ )<sup>169</sup> et que d'ailleurs le premier membre  $\kappa\nu\omega\pi-$  serait consonantique, et ne présenterait par conséquent pas d'élision; de plus, dans l'exemple plus sûr que constitue *a-u-ta-mo*, on ignore la valeur  $-\tau\alpha-$  ou  $-\theta\alpha-$  du *-ta-* mycénien. Mais, en postulant qu'il est légitime d'attribuer à l'initiale du second membre de composé le traitement qu'on observe en simple, on raisonnera sur les termes de la famille de  $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ , qui a comporté un *-s-* (skr. *iṣira-*): le dérivé en  $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$  de cet adjectif est écrit, certes, sans «glide», *i-e-re-u*, deux fois à Pylos (En 74.16; 659.4) sous la main du scribe 1, qui écrit aussi une fois *i-je-re-u* (Ep 539.13), la première graphie étant conservatrice et archaïsante, la seconde répondant seule à la prononciation vivante. Cette graphie, qui témoigne de la disparition intervocalique de *-h-*, puis de son report à l'initiale<sup>170</sup>, est en effet la plus fréquente à Pylos pour le substantif masculin en  $-e-u$  (scribes 1, 21, 41, 43, 45), et, de plus, la seule attestée pour ce substantif à Knossos (As 821.2), ainsi que, partout, pour l'adjectif de base *i-je-ro*, pour les dérivés (*i-je-re-ja*, *i-je-re-wi-jo*) et composés (*i-je-ro-wo-ko*).

Or le premier de ces faits —la non-application de la loi de Grassmann— montre qu'il peut y avoir à la fois élision et maintien de l'aspiration dans *a-ni-θ-ko*, et le second —le report d'aspiration visible dans *i-je-ro*— donne la clé de cette concomitance:

<sup>168</sup> Sur les effets de l'aspiration en composition, voir M. Lejeune, *Phonétique*<sup>2</sup>, pp. 251, 287, 289, 297.

<sup>169</sup> M. Lejeune, *Cambridge Colloquium*, pp. 139-140.

<sup>170</sup> C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 56.

l'élision devant aspirée ne peut s'expliquer que par une transposition de l'aspiration, et c'est pourquoi, paradoxalement en apparence mais en apparence seulement, dans les meilleurs exemples d'élision que nous ayons, appellatif comme *a-ni- $\sigma$ -ko* ou nom propre comme *a-u-ta-mo*, le second membre commence par *h* < \**s*, alors qu'on aurait pu croire que c'était là précisément la position idéale où l'hiatus aurait dû se maintenir.

C'est qu'il y a une condition *morphologique* au maintien de l'hiatus: il faut que la coupe du composé soit claire, et le sentiment qu'en ont les scribes ressort de graphies comme *pu-ko-so e-ke-e* (§ 22). Dès lors que, par suite de l'accident *phonétique* qu'est le report de *h*, cette coupe n'est plus nette, ce qui est le cas pour des composés comme \**autohaimon* > \**authoaimon*, ou \**anijahokho* < \**anihaokho*, la structure du composé ne peut redevenir intelligible que si l'un des deux membres au moins est rétabli dans sa forme première, soit, dans le cas de \**authoaimon*, par la suppression de l'*o* en hiatus: *auth(o)aimon*, où le second membre peut à nouveau être rapproché de la famille de  $\alpha\acute{\iota}\mu\alpha$ , sans que le premier *aut-* fasse figure étrange, puisqu'il s'aligne sur, par exemple,  $\alpha\acute{\upsilon}\tau\eta\kappa\omicron\omicron\varsigma$  qui a la longue de Wackernagel, ou sur  $\alpha\acute{\upsilon}\tau\acute{\alpha}\rho\kappa\eta\varsigma$  où cette longue est abrégée en vertu de la loi d'Osthoff.

§ 27. Pour rare qu'elle soit, l'élision est assez assurée pour justifier l'existence de la *voyelle de liaison*. Car celle-ci est subordonnée à celle-là: alors qu'à la jointure des membres des plus anciens composés les formes s'opposent selon la nature vocalique ou consonantique de la finale du premier membre (- $\omega\psi$ /- $\omicron\psi$ ), une fois que l'élision, phénomène de phonétique syntactique, a commencé à jouer dans les mots composés, verbes d'abord, noms ensuite, c'est le caractère vocalique ou consonantique de l'initiale du second membre qui a déterminé la forme du premier. Alors, si le premier membre est un thème vocalique, il s'élide devant voyelle, mais se maintient devant consonne ( $\Phi\iota\lambda\acute{\omicron}\gamma\rho\alpha$  /  $\Phi\iota\lambda\acute{\omicron}\phi\epsilon\rho\gamma\omicron\varsigma$ ). Au contraire, s'il est un thème consonantique, sa forme fait difficulté non pas devant voyelle ( $\Pi\acute{\omicron}\delta\text{-}\alpha\rho\gamma\omicron\varsigma$ ), mais devant consonne, difficulté résolue par l'adjonction d'une voyelle de liaison ( $\pi\omicron\delta\text{-}\omicron$ ): l'apparition de la voyelle de liaison suppose le développement préalable de l'élision, puisque c'est de l'opposition  $\phi\iota\lambda\text{-}$  (élide) /  $\phi\iota\lambda\omicron\text{-}$  (conservé) qu'est née l'opposition  $\pi\omicron\delta\text{-}$

(conservé) / ποδ-ο- (élargi). Cette voyelle de liaison semble en être à ses débuts en mycénien, à en juger par *ko-to-no-o-ko*, qu'il faut maintenant discuter.

Dans ce composé, la finale du premier membre est susceptible de deux explications: ou διέκτασις, contraction commençante, au stade de l'assimilation des timbres, peut-être ancêtre de la διέκτασις homérique, qui en serait un souvenir déguisé, ou substitution de -ο- à -α- (cf. note 2). Cette substitution pourrait avoir elle-même une cause morphologique: s'il arrive qu'un thème en \*-α- conserve sa forme en premier membre (type νικηφόρος<sup>171</sup>), il semble y avoir parfois extension de la loi de Caland (substitution au premier membre de -ι- en regard d'une formation différente au simple, type κυδι-, cf. κυδρός)<sup>172</sup> ainsi dans ἀμβολι-(εργός) ou dans ἄρχι-. Ce point appellerait à lui seul une étude, et nous ne discuterons ici que des conditions phonétiques du remplacement de *ko-to-na* par *ko-to-no-*. Pour qu'il y eût διέκτασις, il faudrait d'une part que la loi de Grassmann eût déjà joué, condition qui n'est pas remplie (§ 26), mais aussi qu'on eût d'autres exemples mycéniens de contractions, même commençantes: le seul exemple qu'on puisse alléguer de cela, *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*, *pe-ra-ko-ra-i-ja*, en regard de *pe-ra-a-ko-ra-i-jo*, nous paraît relever de l'éliision plutôt que de la contraction (§ 24).

Mais surtout, une explication par un début de contraction ne tient pas compte des parallèles du premier millénaire. Si le traitement normal d'un composé en -(h)οχος à premier membre en -α- était une contraction, on attendrait, par exemple avec ἔστια au premier membre, un \*ἔστιώχος<sup>173</sup>. Or on a autre chose: ἔστιοῦχος, fréquent notamment chez les tragiques, et qui ne peut s'expliquer que par \*ἔστιόχος, c'est-à-dire par substitution à -α- de la voyelle des premiers membres thématiques. Ce parallélisme est renforcé, par ailleurs, par la correspondance entre

<sup>171</sup> Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 438.

<sup>172</sup> Pour une autre extension de la loi de Caland (le simple correspondant étant un thème en -s-), voir P. Chantraine, *Mélanges Pokorny*, Innsbruck 1967, pp.21-24. Une troisième application de la loi concerne les noms d'agent: type \**dōti-*, \**doti-* (gr. Δωσι-, Δοσι-) en face de \**dōtōr*, \**dotēr*.

<sup>173</sup> Traitement peut-être attesté par γερωχία, Ar., *Lys.* 944, si l'on en fait avec Wakernagel, *Sprachl. Unters.*, p. 208 n. 15, un composé \*γερα-οχία (voir P. Chantraine, *Dictionnaire*, s.u.).

myc. *a-ni-o-ko*, même hapax et comportant un signe de lecture difficile, et l'hom. ἠνίοχος E 580. Même si le désaccord entre *ko-to-no-o-ko*, sans élision, et *a-ni-o-ko*, dont le premier membre est élidé, n'a pas pour nous de signification immédiate, il faut d'autant plus le tenir pour authentique qu'on le retrouve exactement en grec alphabétique: lorsqu'un composé de ἔχω y a un premier membre en *-a-*, l'hiatus *-αο-* y est soit conservé (ainsi τιμᾶχος, *H. Ven.* 31, *H. Cer.* 268), soit éliminé, et cela ou bien par élision (ἠνίοχος<sup>174</sup>), ou bien par analogie des composés à premier membre thématique (τιμοῦχος, *Str.* 4.1.5, etc.). Il n'en va pas autrement au second millénaire, où l'on a et *wa-tu-wa-o-ko* qui, même avec un thème en *-u-* au premier membre, témoigne indirectement de l'existence de l'hiatus *-ao-*, et *a-ni-o-ko*, et *ko-to-no-o-ko*.

Il ne paraît donc pas vraisemblable que ce dernier puisse témoigner d'une διέκτασις et s'expliquer autrement que comme forme dont le *-o-* final s'est substitué à l'*a* du thème. Il reste à expliquer par quel processus.

§ 28. Il faut d'abord remarquer que *ko-to-no-ko* n'a vraisemblablement rien à voir directement avec *ko-to-no-o-ko*. S'il existait réellement, il résulterait de l'élision de *\*ko-to-na-o-ko* comme *a-ni-o-ko* vient de *\*ἄνιᾱ-όχος*, car il n'y a aucun exemple, ni aucune vraisemblance, qu'une voyelle comme le *-o-* de *ko-to-no-* soit d'abord introduite par analogie, puis ensuite élidée. Il faudrait alors expliquer dans cette éventualité les rapports chronologiques de *ko-to-no-ko* et *ko-to-no-o-ko*. Si l'on partait de *\*ko-to-na-o-ko* > *ko-to-no-ko*, il faudrait admettre que ce dernier a été refait, par substitution au second membre *-o-ko* d'un *\*-o-o-ko* emprunté aux composés à premier membre thématique, mais pour ainsi dire globalement, ce qui supposerait que *-o-o-* fût une graphie archaïsante pour un *ō* né par contraction en mycénien. C'est trop compliqué pour être vraisemblable. Il est plus satisfaisant, au total, malgré l'accord apparent entre *ko-to-no-ko* et *a-ni-o-ko*, de considérer que l'hapax *ko-to-no-ko* a bien peu de chances, chez le même scribe, d'être autre chose que les multiples *ko-to-no-o-ko*,

<sup>174</sup> Je n'accepte pas l'explication de Ruijgh, *Etudes*, p. 106 et n. 38: ἄνι-, loin d'être une forme élidée, serait un *\*ans-i-* d'où ἄνιᾱ < *\*ansia* aurait pu être dérivé.

c'est-à-dire que la probabilité d'un lapsus est grande, et de faire porter la discussion sur le désaccord entre *ko-to-no-o-ko* et *a-ni-o-ko*.

Il faut pour cela rappeler qu'au premier millénaire, en regard de *-oũχος*, fréquent non seulement après premier membre thématique (*Δημοũχος*), mais après thème consonantique (*λαμπαδοũχος*) et thèmes en *-a-* (*ἔστιοũχος*), *-οχος*<sup>175</sup> se trouve seulement après préverbe, alors avec élision (*μέτοχος*) quand le préverbe ne se termine pas par une consonne (*ὑπέροχος*), et, après premier membre nominal, seulement lorsque ce dernier est un thème en *-u-* (*ἀστύοχος*), *-i-* (*αἰγίοχος*), exceptionnellement *-ā-* (*τιμᾶοχος*)<sup>176</sup>. Il se peut, dans ces conditions, qu'une élision, permettant d'éviter une séquence de trois voyelles *-iao-* dans un nom à premier membre en *-ία* comme *ἡνίοχος* ait été précoce, car elle le faisait rentrer dans la série des composés du type *αἰγίοχος*. Au contraire, la langue n'a pas adopté ce moyen de résoudre l'hiatus pour *\*ko-to-na-o-ko*, à la jointure duquel seules deux voyelles se succédaient, et qui aurait offert le seul exemple de composé à premier membre nominal qui fût en *...v-οχος*. Aussi la forme a-t-elle été intégrée au système des composés thématiques de *ἔχω* par substitution à l'*a* final d'un *-o-* analogique.

§ 29. Mais cela pose, ou repose<sup>177</sup>, le problème de la voyelle de liaison en mycénien, du moins en composition, parce qu'il est sûr que cette voyelle n'existe encore en aucun cas, même à ses débuts, ni dans la flexion, ni dans la dérivation<sup>178</sup>.

Dans un certain nombre de cas, il est possible ou sûr qu'un *-o-* final de premier terme ne soit pas la voyelle de liaison: c'est possible dans le cas de *a-pu-ko-wo-ko* Ab 210, Ad 671, que les règles orthographiques mycénienne permettent de lire ou *ἀμπυκφοργοί* ou *ἀμπυκοφοργοί*; c'est sûr dans le cas des composés à premier membre thème en *-r-* ou *-n-*, où le *-o-* n'est autre que la résonance vocalique de la sonante-voyelle (type *a-re-po-zo-o* <

<sup>175</sup> Sur les composés en *-οχος*, *-oũχος*, voir A. Debrunner, *Griech. Wortbildungslehre*, Heidelberg 1917, § 121.

<sup>176</sup> *τιμᾶοχος* est conservé par commodité métrique dans l'hexamètre: *H. Ven.* 31, *H. Cer.* 268.

<sup>177</sup> M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, pp. 14-17.

<sup>178</sup> M. Lejeune, *loc. cit.*, pp. 12-14.

\*ἀλειφῆ-, cf. ἀλειφόβιος; *ma-to-ro-pu-ro* < *mātṛ-*, cf. μᾶτρόπολις)<sup>179</sup>. Malheureusement, ailleurs on ne sait jamais avec certitude si l'on a affaire à un juxtaposé dont le premier élément est au génitif, ou à un composé véritable: si \**se-re-mo-ka-ra-a* Ta 707, 708, 714, à l'instrumental duel *-ka-ra-o-i* ou plur. *-ka-ra-a-pi*, nom d'un motif décorant du mobilier, était à comprendre comme adjectif, comme l'est *qo-u-ka-ra* Ta 711 «à tête de taureau», ce serait un composé possessif qui pourrait fournir un exemple d'une voyelle de liaison ajoutée au thème Σειρημ- du nom de la Sirène (devenu Σειρην- à l'analogie du nominatif). Mais c'est un substantif, et en tant que tel, il pourrait être un syntagme à premier terme génitif, cela avec d'autant plus de vraisemblance que les composés de détermination, rares et récents dans les langues indo-européennes<sup>180</sup>, fournissent en général des ensembles sémantiquement cohérents, en mycénien quelques noms de fonctionnaires (type *me-ri-da-ma-te*), et surtout des toponymes (type *ma-to-ro-pu-ro*). Ne prouve rien non plus *a<sub>2</sub>-ro-u-do-pi*, qui doit avoir au premier terme le génitif qu'on trouve dans Ἀλοσύδνη.

Mais il y a au moins un terme qui paraît devoir s'interpréter comme composé, *di-wo-pu-ka-ta*, KN Fp 363. Si, dans le détail, cette désignation de desservants de sanctuaire n'est pas claire, son suffixe \*-ta-, qui est le suffixe normal des noms d'agent composés régressifs, le dénonce comme composé. Un autre exemple, mais moins sûr, de voyelle de liaison, pourrait être l'anthroponyme *i-su-ku-wo-do-to* KN Fh 348, qui, si l'on admet pour ἰσχύς une notation de la sifflante implosive et une étymologie sans *w*, pourrait se lire ἰσχυϝ-ο-<sup>181</sup>. L'hypothèse d'un juxtaposé à premier élément génitif-ablatif nous paraît ici moins bonne: dans un adjectif signifiant «doué, doté de force» l'ablatif ne paraît pas se justifier syntaxiquement. De plus l'emploi de \*-to- est en faveur de l'interprétation de ce terme comme composé.

<sup>179</sup> De plus, l'anthroponyme (gén. sg.) *ke-ro-ke-re-we-o*, PY Sa 187, pourrait avoir au premier membre un \**ghes-y* «main», qui serait à l'origine de l'élément onomastique Χειρο- du premier millénaire.

<sup>180</sup> Pour les composés de détermination, voir E. Risch, «Griechische Determinativkomposita», *IF* 59, 1944, pp. 1-61.

<sup>181</sup> Sur *i-su-ku-wo-do-to*, voir M. Lejeune, *BSL* 60, 1965, p. 17.

Il semble donc qu'il y ait une amorce de voyelle de liaison en mycénien en composition sous l'influence analogique des nombreux composés dont, déjà au second millénaire, le premier membre se terminait par un *-o-*, soit la voyelle thématique elle-même, soit la résonance vocalique de *\*-r-* ou *\*-ŋ-*. Peu nombreux, les exemples où elle figure, dont les plus sûrs sont *di-wo-pu-ka-ta* et *ko-to-no-o-ko*, sont significatifs: si l'on veut former un composé avec un nom de divinité appartenant au thème *\*dyeu-*, avec normalement le degré zéro en premier membre, celui-ci doit être *\*diw-* devant voyelle, mais *\*dyu-* devant consonne. Or ce dernier aurait donné *\*ζῦ-* qui n'existe ni en composition ni en simple sous cette forme athématique; seule l'adjonction d'une voyelle telle que *-o-* laissait le thème reconnaissable devant consonne (*\*diwo-*). Quant aux composés qui ont un premier membre bâti sur un thème en *-a-* comme *ko-to-no-o-ko*, ils sont nécessairement en nombre restreint: à l'origine ils n'appartiennent qu'à la classe des composés de dépendance (type *di-pte-ra-po-ro* \*διπτερᾰφόρος) puisque les composés possessifs ont le plus souvent pour premier membre un adjectif, qui ne prend jamais en composition une forme caractéristique de féminin (type *λευκωλένη*). Limités en nombre, ces composés étaient plus vulnérables et plus exposés à l'analogie que d'autres, d'où *ko-to-no-o-ko*, ou plus tard *ἔστιοῦχος* à l'analogie des noms à premier membre thématique du type *Δημοῦχος*, et sans l'élision qu'à *a-ni-o-ko* ἠνίοχος, facilitée parce que son action faisait entrer le composé dans la série du type *αἰγίοχος*.

§ 30. Muni de ces diverses indications, on peut esquisser une doctrine sur le traitement des hiatus internes en composition, puisqu'ils se répartissent en mycénien en plusieurs couches chronologiques successives:

1) Les plus anciens se résolvent par l'allongement de Wackernagel, phonétiquement explicable à l'origine par la fusion de la voyelle finale du second membre et de la laryngale initiale du premier (type *ὀμώνυμος*), mais devenu en grec un procédé mécanique d'allongement rythmique, selon lequel la longue prend automatiquement le même timbre que l'initiale vocalique du simple correspondant (type *χαλκᾰρής* et non *\*χαλκωρής*). Ce stade est attesté en mycénien par les exemples qui ont des correspon-

dants alphabétiques (*ka-ka-re-a<sub>2</sub>*) bien que la graphie ne permette pas de distinguer les longues des brèves.

2) Dans les exemples susceptibles d'avoir la longue de Wakernagel, une élision ne se produit de manière cohérente au niveau du mycénien que si le premier membre est un préverbe (type *o-pa-wo-ta* ὀπ-ᾠφορτα), ce qui nous permet d'en détecter l'origine: l'élision est un traitement de phonétique de phrase (sandhi externe) et non de mot (sandhi interne), qui, en composition, s'est d'abord appliqué aux verbes. En effet, quelle que soit l'étymologie de l'initiale d'un verbe, l'univerbation est un phénomène assez récent dans l'histoire des langues i. e. pour que l'hiatus soit récent, et le traitement phonétique attendu du groupe préverbe + verbe un traitement de sandhi externe. Aussi, s'il y a en grec une catégorie de composés dans lesquels l'hiatus est le traitement général, c'est bien, et uniquement, celle des verbes composés, cela déjà au second millénaire (*a-na-ke-e* ἀνάγειν). Mais l'extension de l'élision aux noms composés s'opère dans un laps de temps qu'on peut dater avec une assez grande précision, par un *terminus a quo*, l'univerbation, et un *terminus ante quem*, l'apparition des hiatus récents.

3) Ces hiatus récents sont encore normalement conservés en mycénien, que le second membre commence par une voyelle sans étymologie, donc ne remontant pas à une ancienne laryngale, comme ce serait le cas pour *re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru* fait sur ὀρρῶς<sup>182</sup>, si l'on était sûr qu'il ne fût pas un lapsus (cf. note 126), ou, surtout, que les deux voyelles se trouvent en contact par suite de la chute d'un *y* (*we-a-re-pe*) ou, plus souvent, d'un *s* (*o-pi-a<sub>2</sub>-ra*).

4) Paradoxalement, la seule série cohérente d'exemples d'élision est celle des composés dont le second membre commence par *h* < *s*, y compris ceux qui au premier millénaire relèveraient de la loi de Grassmann, que leur premier membre soit un préverbe ou un thème nominal. En témoignent d'une part les com-

<sup>182</sup> Voir Frisk, *GEW* II, p. 454. Mais l'interprétation selon laquelle l' ὀ- serait une voyelle de prothèse est combattue par O. Szemerényi (*Studia A. Pagliaro*, Rome 1969, pp. 233-236), qui fait du terme un composé de ὀπ- «œil» et du correspondant de skr. *bhrūḥ*, etc.; mais un composé de détermination archaïque comme le serait celui-ci n'est guère probable.

posés comme *a-ni-ǝ-ko* (§ 25). En témoigne, d'autre part, l'emplot éventuel de la forme antévocalique du préfixe privatif devant le second membre commençant peut-être par une aspirée (*a-no-po*, *a-no-qa-si-ja*: § 23) et, en contrepartie, de la forme antéconsonantique de ce préfixe devant voyelle (*a-e-ti-to* § 20).

L'élision n'est pas générale devant aspirée: on a *a-pi-a<sub>2</sub>-ro*, *a-u-to-a<sub>2</sub>-ta* en regard de *e-p—i-ja-ta*, *a-u-t—a-mo* (et cf. *a-u-po-no* en regard de *a-no-po*). Mais sa présence, en cette position, s'explique par un report d'aspiration tel qu'on en observe au premier millénaire dans des termes comme  $\phi\rho\omicron\upsilon\delta\omicron\varsigma$  et, au second, dans *i-je-re-u* (§ 26), et à la suite duquel les constituants du composé n'étaient plus faciles à rattacher aux simples sur lesquels ils avaient été formés (*authoaimon* : *auto-* et *haima*: § 26). Dans les exemples du type *i-ǝ-e-ǝe*, l'hiatus est maintenu, comme chaque fois que les deux voyelles en contact sont de timbre *-o-e-*, et cela encore au premier millénaire (§ 24).

5) Les flottements devant aspirée entre formes avec et sans élision montrent que cette dernière commence à peine, et peut être tributaire de prononciations individuelles: *a-u-ta-mo* (scribes 2, 21), et *a-u-to-a<sub>2</sub>-ta* (scribe de la classe I) ne se trouvent pas sous les mêmes mains. Ailleurs que devant aspirée, l'élision est amorcée, sous l'influence triple des types *o-p—a-wo-ta* où elle est un fait de phonétique de phrase général, *a-ni-ǝ-ko*, où elle commence sous l'action de la transposition d'aspiration, *pi-ro-i-ta*, où elle résulte d'une interprétation analogique d'un abrègement phonétique, consécutif à la loi d'Osthoff, si celle-ci était déjà mycénienne. Les meilleurs exemples en seraient *pi-ra-ka-ra*, si on le lisait  $\Phi\iota\lambda\acute{\alpha}\gamma\rho\alpha$  (§ 10), et *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*, si ce terme offre une élision, et non une contraction dont il n'y aurait pas d'autre exemple en mycénien (§ 24): dans ces deux termes, l'élision se produirait devant voyelle + groupe de consonnes, c'est-à-dire dans les conditions mêmes où elle se produit volontiers au premier millénaire, ainsi dans  $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\acute{o}\phi\rho\upsilon\varsigma$  en regard de *re-u-ko-ro-o-pu<sub>2</sub>-ru*, comme dans  $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\alpha\sigma\pi\iota\varsigma$ .

§ 31. On voit en tout cas qu'il y a un lien interne entre les divers problèmes phonétiques dont nous avons eu à débattre: aspirées, élision, voyelle de liaison.

Le problème de l'*aspiration* est directement lié à celui de

l'élision: de l'élision d'une finale de premier membre devant un *h-* initial de second, il faut conclure qu'au moins à l'intervocalique l'aspiration s'affaiblissait déjà en mycénien, comme le montrent du reste les graphies inverses où  $a_2$  implique un hiatus (type *ko-ri-a<sub>2</sub>-da-na*)<sup>183</sup>, et sans qu'il soit nécessaire de supposer que la loi de Grassmann jouait déjà en mycénien pour expliquer un terme comme *a-ni-ø-ko*. Ce dernier, non seulement n'implique pas l'existence d'une dissimilation des aspirées, mais sa graphie y est contraire: en l'absence de toute aspiration, on attendrait \**a-ni-jo-ko*.

Par ailleurs, l'élision commençante va de pair avec les débuts de la voyelle de liaison: l'apparition de cette dernière suppose le développement préalable de l'élision, puisque c'est l'opposition *φιλ-* (élide) / *φίλο-* (conservé) qui a entraîné à côté de *ποδ-* (conservé) / *ποδ-ο-* (élargi). En composition, mais non dans la flexion ni la dérivation, cette voyelle semble, elle aussi, en être à ses débuts en mycénien, à en juger peut-être par *i-su-ku-wo-do-to* et *di-wo-φu-ka-ta*, que leurs suffixes — pour celui-ci plus sûrement que pour celui-là — dénoncent comme composés plutôt que comme juxtaposés à premier élément génitif, et plus sûrement encore pour *ko-to-no-o-ko*, dont nous connaissons bien les constituants, *κτοινα* et *-hoχος*. Que devant le même second membre (*-hoχο-*) on puisse avoir tantôt une élision (*a-ni-ø-ko*), tantôt une voyelle de liaison (*ko-to-no-o-ko*), phénomène qu'on retrouve au premier millénaire (cf. *ἠνίοχος* et *ἔστιοῦχος*) montre à quel point les deux phénomènes sont étroitement liés l'un à l'autre. De plus, à en juger par *ko-to-no-o-ko*, la voyelle de liaison elle-même témoigne contre l'application mycénienne de la loi de Grassmann: son unique emploi se trouvant devant consonne, elle n'a pu se substituer à une voyelle d'un autre timbre comme le *-a-* de *ko-to-na* que si ce dernier se trouvait lui-même devant consonne, ici *h*.

§ 32. En ce qui concerne le traitement des hiatus en sandhi interne il n'y a donc pas de solution de continuité entre le grec du premier et celui du second millénaire. Celui-ci permet seulement, malgré de multiples difficultés d'interprétation, qui rendent

<sup>183</sup> M. Lejeune, *Cambridge Colloquium*, p. 142.

son exploitation constamment ingrate et difficile, de mieux stratifier les divers traitements phonétiques historiquement connus: dans les hiatus anciens, il y a allongement remontant à la fusion de la voyelle finale du premier membre et de la laryngale initiale d'un second membre au degré zéro, allongement généralisé mécaniquement en grec, la longue ayant le même timbre que le simple sur lequel est bâti le second membre (type *-anor-*). Devant la longue ainsi obtenue, un préverbe s'élide, sous l'influence des verbes composés. Mais ailleurs, c'est-à-dire dans les hiatus récents, issus en mycénien de la chute d'un *y* ou d'un *s*, puis au premier millénaire d'un *w*, l'hiatus est souvent maintenu (*a-u-to-a<sub>2</sub>-ta*), avec éventuellement développement d'un «glide» quand le premier membre est un préverbe terminé par *-i* (*po-ti-ja-ke-e*). L'élision ne commence à se développer largement, mais non généralement, que devant une aspirée (*a-ni-ø-ko*), et reste exceptionnelle ailleurs (*pi-ra-ka-ra*, *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja?*).

Au premier millénaire, il n'y a pas de ligne de clivage phonologique très nette entre les exemples à élision, les exemples à contraction, et les exemples de maintien de l'hiatus. Tout au plus peut-on remarquer que la contraction apparaît volontiers quand le second membre du composé est une forme thématique à vocalisme *-o-*, autrement dit quand les deux voyelles en contact ont le même timbre, cas où il n'y a en général pas davantage d'élision au premier millénaire qu'au second. Et l'hiatus se maintient quand il est de timbre *-oe-* jusqu'en attique (*θεοειδής*). Ce sont les composés où le second membre commence par une voyelle suivie d'un groupe qui sont le plus enclins à subir l'élision (type *λεύκασπις*). Ainsi, l'élision qui, dans les hiatus récents, n'en est qu'à ses débuts en mycénien, où les deux voyelles restent souvent en contact, n'a jamais triomphé au point de devoir être considérée comme le traitement général des hiatus en sandhi interne.